

Entre le récit de ses actions en Kabylie et celui de ses pérégrinations au Mexique, Jean-Marie Déguignet, dans son 9^e cahier, entreprend soudainement de résumer sa vie. Ce 9^e cahier est apparemment incomplet. Il commence donc sur une phrase déjà commencée.

Du mensonge et de la vérité dans les Lettres.

(...) à un voleur, et passent du blanc au rouge et vice-versa, les exploités étant les mêmes partout quelles que soient leurs couleurs politique et religieuse, ils n'ont qu'à s'escrimer chez les uns comme chez les autres à bien polir les mensonges.

Il est donc impossible de trouver la vérité nulle part chez les écrivains, quoique tous affirment bien entendu n'écrire que des vérités. Bossuet qui n'écrivait que des mensonges, s'intitulait l'écrivain de la vérité et faisait brûler les ouvrages qui disaient quelques mots contre ses mensonges et envoyait les auteurs à la Bastille. Le Maréchal de Belle Isle¹ avait proposé au Conseil de décréter la peine de mort contre les auteurs, les imprimeurs, les vendeurs et colporteurs de livres réputés mauvais et dangereux c'est-à-dire tous les livres dans lesquels on trouverait quelques vérités morales et scientifiques.

Le Roumain Sincăi² fut déclaré digne de mort pour avoir dit la vérité sur sa race et Jordano Bruno³ fut brûlé vif pour avoir défendu Copernic⁴. Le Bulgare Boris⁵ et Pierre, dit le Grand⁶, faisaient décapiter tous ceux qui disaient quelque chose contre la Bible et les Evangiles.

Le Sultan actuel⁷ a fait réimprimer à grand frais le Koran qui n'est qu'un tissu d'absurdités et de mensonges mais qui sert chez les mahométans de Code civil, militaire et religieux. Malheur par conséquent à ceux qui oseraient dire un mot contre ces absurdités et ces mensonges, tous extraits de la Bible par Mahomet, dans laquelle les docteurs chrétiens ont également puisé leur cosmogonie, leur théologie et leur code religieux comme nos docteurs en droit civil ont puisé leurs codes dans les impostures du fameux Numa Pompilius⁸.

¹ Maréchal de Belle-Isle : Charles Fouquet (1684-1761), comte puis duc de Belle-Isle, maréchal de France, ministre de la Guerre de 1758 à 1761.

² Gheorge Sincăi (1754-1816), homme de lettre roumain, auteur de *Chronique des Roumains*.

³ Giordano Bruno ou Jourdan Brun de Nole (1548-1600), penseur et écrivain italien.

⁴ Copernic, Nicolas (1473-1543), astronome polonais. Il fut condamné par l'Eglise pour avoir démontré que la Terre tourne autour du Soleil, ce qui est contraire aux Ecritures.

⁵ Boris, deux khans ou tsars de Bulgarie régnèrent sous ce nom : Boris I^{er} de 852 à 889 et Boris II de 969 à 972.

⁶ Pierre le Grand (1627-1725), tsar de Russie.

⁷ Il s'agit probablement du sultan ottoman Mehmed Murād V (1840-1904), qui régna de 1876 à 1904.

⁸ Numa Pompilius (v. 715-v. 672), second roi légendaire de Rome. Il organisa la vie religieuse romaine, notamment en fondant les collèges religieux des Saliens, des Vestales, des Pontifes.

Aujourd'hui, on ne brûlerait peut-être pas celui qui voudrait dire la vérité sur les hommes et les choses mais on le persécuterait d'une autre façon. S'il est écrivain, journaliste ou autre, aucun journal ne voudra de lui, ni aucun éditeur ne voudra imprimer ses œuvres car tous ces journaux, tous ces éditeurs et imprimeurs sont aux gages et aux ordres des financiers, des gros capitalistes, des bourgeois, des gouvernants, des calotins et autres exploités qui ne vivent et ne peuvent vivre que de fourberie, de friponnerie et de mensonges.

Pour juger s'il est possible à ces écrivains d'écrire, un seul mot en dehors du cercle tracé par ces grands maîtres et tyrans, on a vu dernièrement Sarcey⁹, le vieil académicien, congédié du *Petit Journal* où il gagnait gros pour un seul mot qui sonnait mal aux oreilles pudiques des ploutocrates dirigeant ce journal menteur et trompeur. Non seulement ces gribouilleurs sont charlatans, menteurs mais encore voleurs, prenant exemple sans doute sur les grands financiers et ploutocrates qui les payent et les dirigent.

C'est un de ces gribouilleurs, qui n'est qu'un ancien copiste, un plagiaire décoré, comme la plupart de ces vendus, un nommé Le Braz qui m'a volé mes manuscrits en employant toutes les ruses du serpent biblique, de Bazile¹⁰, de Machiavel¹¹ et de Loyola¹², en m'affirmant sur son honneur, sa franchise et sa loyauté de Breton qu'il allait les faire imprimer à mon nom. Il n'aurait pas eu besoin avec moi, pauvre paysan ignorant et naïf de déployer tous ses talents jésuitiques. Je lui aurais donné ces manuscrits sur sa simple demande et en toute confiance et ainsi je l'aurais trouvé moins fripon, moins canaille.

Ce résumé de sa vie est le testament de Déguignet

Il ne m'a pas volé ces manuscrits du reste pour les faire imprimer, il les aurait plutôt volés pour empêcher qu'ils fussent imprimés. Il y a trop de vérité dans ces manuscrits contre lui-même et contre tous ses amis, les calotins, les exploités et voleurs de toutes forces et de toutes couleurs. Mais comme ce fripon a toutes les ruses et les roueries, il pourrait les vendre à ces grands voleurs qui les payeraient cher sans doute, mais pour les brûler. Marie-Antoinette avait payé plus d'un million pour faire brûler un pamphlet fait contre elle et dont le farceur larron dit Beaumarchais, en avait profité pour une large part car celui-là avait aussi toutes les ruses et les roueries, mais aussi plus de vrais talents que mon voleur, le triste sire Le Braz.

J'ai recommencé les écrits que cette canaille m'a volés qui ne sont autres que l'histoire très curieuse et très intéressante de ma vie entremêlée

⁹ Sarcey, Francisque (1827-1899), critique dramatique.

¹⁰ Bazile : allusion à Dom Bazile, personnage du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*.

¹¹ Machiavel (Niccolo Macchiavelli) (1469-1527), homme politique et écrivain florentin. Auteur, entre autres, du *Prince*.

¹² Ignace de Loyola (1491-1556), fondateur des Jésuites (ou Compagnie de Jésus).

d'anecdotes diverses, de réflexions philosophiques, de questions morales, sociales, économiques et scientifiques. Mais de peur de ne pas avoir le temps d'achever ce travail je vais donner ici un résumé succinct et qui sera en même temps mon testament. Oui mon testament. Mais me disait un jour Quinquis, de Kernoter¹³ :

« Tu n'as rien à léguer, comment et pourquoi faire un testament.

- C'est vrai, je n'ai à léguer à la postérité, à mes descendants qu'un nom sans tâche ; mais j'estime, dans ma très humble appréciation, que ce titre vaut bien quelque chose. »

C'est un legs dont mes descendants pourront jouir jusqu'à leur extinction, tandis que Le Beaudy¹⁴ n'a joui que quelques mois et quelle jouissance, des trente millions volés qu'on lui avait légués et avec lesquels il avait fait naître de nombreux criminels qui ont eu à souffrir plus que lui de leurs crimes et les descendants en auront encore à souffrir. Et on peut compter par milliers les légataires comme Le Beaudy, et les testateurs financiers et autres possesseurs se comptent par millions. Mais les testaments moraux et humanitaires faits en faveur de l'humanité entière sont très rares et ainsi, beaucoup de ces testaments n'ont jamais eu aucune valeur morale, ni économique et ne pouvaient en avoir.

Pour ma part, j'en ai lu plusieurs de ces testaments mais je ne retiens que deux de bons. Celui d'un grand américain dont les Yankees ont suivi et suivent toujours les principaux articles. Si ce testament qui est à la fois moral et économique était suivi partout il n'y aurait ni crime, ni misère sur ce petit globe. L'autre était d'un Français, un prêtre même¹⁵, un testament tout moral et scientifique mais d'une moralité suggestive et d'une science parfaite. Ce vieux prêtre jurait sur sa conscience qu'ayant été contraint de mentir toute sa vie, il allait, à la veille de la quitter, dire la vérité. Et il a dit et fort bien dit la vérité et toute la vérité sur les fourberies et les canailles qu'emploient les prêtres de toutes les religions pour abrutir, tromper et voler les imbéciles humains. Ce vieux prêtre ne fit pas comme ont fait Félicité de Lamennais¹⁶ et le jésuite Renan¹⁷ qui jetèrent aux orties leurs robes de mensonge pour mieux mentir ailleurs et d'une façon plus lucrative. N'ayant jamais été à l'école et n'ayant eu ni guide ni conseiller je puis dire hautement que je suis un pur enfant de la nature : c'est elle et elle seule qui a été mon institutrice et mon inspiratrice, c'est par elle et d'après elle que je parle et j'écris toujours. Cette vieille mère ne

¹³ Kernoter : lieu-dit d'Ergué-Armel.

¹⁴ Le Beaudy : personnage non identifié.

¹⁵ Il s'agit probablement du « testament » du curé Jean Mellier (1664-1729) découvert par Voltaire qui publia un *Extrait des sentiments de Jean Meslier*, en 1762. Ce testament fut republié à l'époque de Déguignet, en 1864, à Amsterdam, par Rudolf Charles d'Ablaing van Giessenburg.

¹⁶ Félicité de La Mennais (1782-1854) théologien, il publia un *Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion*. Fondateur du christianisme libéral, il est désavoué par le pape et se sépare de l'Eglise. Son ouvrage le plus célèbre reste *La parole d'un croyant*, en 1834.

¹⁷ Ernest Renan (1823-1892) auteur des *Origines du Christianisme*. Après avoir perdu la foi, il adoucit sa vision scientiste du monde, ce qui lui vaut les foudres de Déguignet.

peut pas mentir. On peut donc être assuré de trouver toujours et partout la vérité dans mes écrits, toute nue et désagréable parfois pour certaines gens, mais ainsi le veulent la Nature sa mère, la Vertu, sa fille, toutes mes chères et bonnes amies au sein desquelles j'ai passé les plus heureux jours de ma vie. Certains rhéteurs prétentieux disent qu'il ne suffit pas de connaître des choses et d'avoir des idées pour être écrivain, il faut encore avoir une méthode pour les écrire.

Oh oui ! Pour écrire des sottises, des fables absurdes, des mensonges et autres charlataneries et pour donner à tout cela la couleur de la vérité, il faut certainement avoir une méthode et pour cela il faut aller aux écoles spéciales où on enseigne cette méthode. Mais pour écrire la vérité, pour décrire et peindre les hommes et les choses tels qu'ils sont, la méthode est facile ; il suffit de connaître leurs formes et leurs qualités et de les exprimer ainsi, de donner à tous et leurs qualités et leurs noms, de nommer les dieux monstres et leurs prêtres fripons. Cette méthode-là m'a été enseignée, comme tout le reste par la bonne mère, la Nature et par la Vertu, sa petite fille. Et c'est par cette méthode que j'ai écrit l'histoire de ma vie que le poète Anatole Le Braz m'a volée mais que je compte refaire si ma vieille mère, toujours jeune et son amant Kronos me le permettent.

Résumé de la vie de Jean-Marie Déguignet

L'enfance

En attendant, je vais donner ici un court résumé de cette existence extraordinaire. Né de deux malheureux, les plus pauvres du pays bas breton, je dus commencer par mendier de ferme en ferme dès que mes jambes purent me conduire. Faible, malingre, scorbutique par suite de mauvaise nourriture et de mauvais traitements, je fus contraint de faire ce métier jusqu'à l'âge de 15 ans ne pouvant faire autre chose. C'était un métier du reste très florissant à cette époque, sous le paisible règne du papa Philippe¹⁸, de ses grands ministres, Thiers¹⁹ et Guizot²⁰. Je ne dirai pas nos routes (il n'y en avait pas encore) mais nos mauvais chemins creux et nos sentiers étaient continuellement sillonnés de bandes de gueux en guenilles. Devant les portes des fermes on voyait constamment des groupes de vermineux de tous âges et de tous sexes marmonnant des prières plaintives, se lamentant, se grattant et secouant leurs vermines. Mes parents me disaient que ce métier était très honorable, ayant été pratiqué par Dieu lui-même ; mais j'en croyais rien.

¹⁸ Papa Philippe : il s'agit de Louis-Philippe (1773-1850), roi des Français de 1830 à 1848.

¹⁹ Adolphe Thiers (1797-1877), historien et homme politique. Il fut plusieurs fois ministre de Louis-Philippe.

²⁰ François Guizot (1787-1874), historien et homme politique. Il fut ministre de l'Intérieur (1830) puis ministre de l'Instruction publique (1832-1837) sous la monarchie de Juillet.

Car à l'âge de dix ans, je commençais déjà à réfléchir, à philosopher. En m'apprenant mes prières et le catéchisme on m'avait aussi appris à lire en breton et en latin dans ces petits livres pieux dont tous les articles sont extraits de la Bible et des Evangiles. Etant condamné par mon état maladif, scrofuleux et scorbutique, à l'isolement je prenais mon plaisir où je le trouvais, à contempler la nature, à causer avec les cours d'eaux, les plantes, les animaux, le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, la lumière et les ténèbres qui ne me répondaient pas, il est vrai, mais que j'avais toujours plaisir à interroger, puis à lire tous les livres bretons que je trouvais qui étaient tous les mêmes, du reste, livres de messe et la vie des Saints. Dans ces livres je vis bien, en effet, comme me disaient mes parents, que ce Dieu des chrétiens avait autrefois, parcouru la Galilée et Judée mais pas tout à fait en mendiant. Ce grand lascar qui descendait selon Matthieu du grand bandit, grand traître et grand assassin, David, voyageait avec une bande de rudes gaillards, tous armés d'épées, de poignards, de gourdins et, au lieu de prier, de quémander, ordonnait de lui servir tout ce dont il avait besoin pour lui et ses compagnons.

C'était une mendicité commode et fort lucrative. Nous en avions aussi chez nous aux temps où j'exerçais le métier, des lascars qui ressemblaient beaucoup à ces prétendus mendiants de la Galilée, ceux-là aussi allaient en bande, entraient fièrement dans les maisons, s'asseyaient à table et se faisaient servir ou se servaient eux-mêmes. Et ces mendiants bretons ont été plus heureux ou plus malins que « le roi des Juifs » et ses compagnons qui furent bien vite arrêtés, emprisonnés, crucifiés, lapidés ou pendus ; tandis que ces mendiants bretons dont je parle, et que j'ai tous connus, sont vieux, très vieux dans ce métier sans avoir jamais été inquiétés. Au contraire, ils jouissaient même d'un grand respect superstitieux attaché à leur état : n'exerçaient-ils pas un métier divin, celui de leur dieu même dont ils se considéraient comme les meilleurs et plus nobles représentants ?

Cependant, vers l'âge de 15 ans, après avoir passé trois mois à l'hospice de Quimper où je fus nettoyé de mes maladies, de misères sous lesquelles je languissais depuis le berceau, je trouvais à me placer comme vacher, puis, ensuite, comme valet de ferme et je courus ainsi de ferme en ferme jusqu'à l'âge de 19 ans. Alors je me trouvais chez le maire de Kerfeunteun. Là, une jeune fille, moitié folle, n'ayant ni père, ni mère, héritière unique d'une grande fortune²¹ avait jeté sa folie sur moi. Je ne pouvais pas m'en débarrasser et le maire, son tuteur, la laissait faire. Alors, pour me sauver, je songeais à m'engager. Cette dernière idée, du reste, me hantait depuis longtemps, même avant la rencontre de cette petite folle, mais je n'avais pas la taille d'un soldat. Mais on ne fit pas attention.

²¹ Marie-Anne Joannis, née le 28 avril 1838. Dans la *Revue de Paris*, Déguignet précise qu'elle héritait « d'une centaine de mille francs » (*R.d.P.*, 15 décembre 1904, p. 851).

Le soldat En Crimée

Il manquait alors des soldats, la guerre étant déjà commencée entre la Russie et la Turquie dans laquelle la France eut la plus large part. Un an après, presque jour pour jour, je me trouvai à Sébastopol. Je participai à la prise de cette ville le 8 septembre 1855. Quand je dis participer, le mot n'est pas exact. Car selon le fameux Pélissier²² qui commandait alors en chef l'armée de Crimée, nous n'avions rien fait ce jour-là, ni moi, ni les autres. Il a affirmé dans une lettre rendue publique que ce fut la Vierge Marie, mère de sept enfants qui avait pris la ville, et c'est en mémoire de cette prise qu'il rendit ou qu'il légua son épée à Notre-Dame d'Afrique. Cette vierge ou cette dame avait sans doute dit à ce grossier personnage qu'elle viendrait le 8 septembre pour de la fête de sa nativité, car, sans cela, il aurait pu et aurait dû prendre Sébastopol depuis longtemps.

Le 18 juin, où il fit massacrer trois divisions devant Malakoff²³, quand on lui reprocha de ne pas avoir déployé toutes ses forces pour donner un assaut général, il voulut rejeter la faute sur les généraux Bruat²⁴ et Mayran²⁵ qui s'étaient fait tuer à la tête de leur division. Mais le général Niel protesta au nom de ces généraux et affirma que toute la faute retombait sur Pélissier qui avait fait donner la retraite à 8 heures du matin, de peur sans doute que les troupes n'entrassent malgré lui dans Sébastopol, lorsque Marie n'était pas encore là.

Le 16 juillet, à la Scharnaï²⁶, les Piémontais et trois divisions françaises venaient de battre l'armée russe forte de 60 mille hommes qu'ils auraient anéantie entièrement ou faite prisonnière avec l'aide des chasseurs d'Afrique qui ne demandaient qu'à marcher. Lorsque Pélissier arriva, il fit cesser le feu et la poursuite afin de laisser les Russes rentrer tranquillement chez eux. Au dire de tous les officiers, en comptant des officiers russes eux-mêmes, Pélissier aurait pu facilement prendre toute cette armée ce jour-là et en même temps entrer à Sébastopol. Mais non, il voulait absolument laisser cet honneur à son amie, Marie, bénie des anges,

²² Aimable Jean-Jacques Pélissier (1794-1864), maréchal de France, commandant des armées qui prirent Sébastopol. Suite à cela, il fut nommé duc de Malakof, le 22 juillet 1856.

²³ Le 18 juin 1855, un assaut général fut donné contre Sébastopol, mais, mal chronométré, il se solda par des pertes importantes : les Anglais perdirent 1 500 hommes, morts et blessés, les Français, 1.600 morts et 2.200 blessés. Lire Gouttman (Alain), *La guerre de Crimée*, 1853-1856, Ed. S.P.M., Paris, 1995, p. 407-412, pour le récit de cette journée.

²⁴ Au lieu de Bruat (nom de l'amiral qui commandait la flotte française en Crimée) il faut lire Brunet. Les unités du général Brunet n'avait pas réussi à s'organiser lorsque qu'il donna l'assaut, au signal de Pélissier, sa division sera décimée.

²⁵ Pélissier prétendit que le général Mayran lança ses brigades un quart d'eux trop tôt. Sa division sera décimée. Au contraire, divers témoignages prétendent que c'est Pélissier qui avait ½heure de retard.

²⁶ Ici Déguignet semble faire allusion à la bataille du pont de Traktir, sur la Tchernai a, qui eut lieu le 16 août.

qui désirait sans doute, le jour de sa fête, donner un beau spectacle à ces pauvres anges qui devaient bien s'ennuyer là-haut. Cependant Mahomet savait aussi être avec elle, car c'était dans l'intérêt des enfants du prophète qu'elle venait battre les orthodoxes, les vrais adorateurs de son fils. Ce qui prouve qu'il y avait de la brouille là-haut en ce temps-là, comme il y en avait pendant le siège de Troyes ou Junon alla aussi avec les Grecs battre les Troyens, les meilleurs adorateurs de son fils Mars. Quoiqu'il en fût, que Marie Joachim fût là ou non, je puis assurer qu'elle ne prit pas Sébastopol toute seule et bien d'autres que moi pourraient encore l'affirmer aujourd'hui car ils ne sont pas tous morts encore, ceux qui combattirent ce jour-là, toute la journée, sous une grêle de bombe, de boulets, de balles et autres petits jouets de guerre.

Pour moi, ce fut la première fois que je me trouvais en présence de l'ennemi puisque c'est ainsi qu'on appelle cet être que vous ne connaissez pas et que vous êtes appelé à tuer à moins qu'il ne vous tue. Mais ce n'était pas comme l'on dit, la première fois que je voyais le feu pendant huit mois à Lyon, le terrible Castellane²⁷ m'avait assez habitué au bruit du canon et de la fusillade, mais là il n'y avait que de la poudre tandis qu'ici il y avait du fer, et du plomb. Nous restâmes jusqu'à dix heures du soir auprès de la tour Malakoff qui avait été prise vers quatre heures²⁸. En ce moment, on nous fit rentrer au camp précipitamment et, à peine eûmes-nous le temps d'avaloir la tourloutine, il fallut partir, sac au dos, et au galop du côté de la Scharnaï a par où les Russes venaient, disait-on, nous prendre par derrière pour nous tenir serrés près de la ville où nous aurions tous sauté, car toute cette partie étaient mince ; et ces mines avaient toutes sauté, durant la nuit, engloutissant les soldats qui se trouvaient dessus ou à côté. L'endroit même où nous nous trouvions encore vers dix heures, sauta le premier et moins d'une demi-heure après notre départ. Nous avions pris Sébastopol ou du moins ses ruines, car il n'y avait plus une seule maison debout, mais la guerre n'était pas finie pour cela. Le lendemain nous partîmes à la poursuite de l'ennemi dans les plaines et les montagnes de Baï dar et de Kordombell²⁹ et cela pendant sept mois encore, jusqu'au 30 mars 1856. Mais là c'était une guerre d'amusement ; on tirait encore quelques coups de fusil, mais sans se faire grand mal.

Le premier janvier, je partis pour Constantinople toujours volontairement comme infirmier auxiliaire ou comme ouvrier d'administration. Car c'était là alors qu'on réclamait des hommes de bonne volonté. Là était

²⁷ Esprit, Victor Elisabeth Boniface, comte de Castellane (1788-1862), maréchal de France, commandant de l'armée de Lyon à partir de décembre 1851, il décéda dans cette ville.

²⁸ La tour Malakoff était le point clé de la défense de Sébastopol. Vers 3 h de l'après-midi, ce 8 septembre, les Français en sont maître, mais il faut attendre 5 h pour que les combats cessent autour de la position.

²⁹ « Les plaines de Baï dar, les montagnes de Kardambel, les vallées et les montagnes du Belbeck » (*R.d.P.*, 1^{er} janvier 1905, p. 184). A propos des « montagnes de Kardambel », l'historique du régiment parle plutôt du col de Corbon-bell (SHAT, 4 M 34, 23 septembre et 13 octobre).

maintenant l'ennemi le plus terrible de tous les ennemis, l'affreux choléra morbus, ayant avec lui son frère typhus, deux tueurs d'hommes qui viennent toujours après les grandes guerres pour donner le dernier coup aux vaincus et menacer les vainqueurs.

Là-bas, on expédiait maintenant tous les malades de la Crimée sur les hauteurs de Constantinople, non pour les guérir, car ils y mouraient presque tous, mais sans doute pour qu'ils fussent enterrés dans la terre du prophète en l'honneur duquel ils avaient versé leur sang. J'eus encore la chance d'échapper à ces deux terribles fléaux plus meurtriers que les balles et les boulets.

« Pèlerinage » à Jérusalem

A la fin de cette deuxième campagne, c'est-à-dire quand on avait cessé d'expédier des malades à ces deux grands mangeurs et quand ils eurent à peu près dévorés tous ceux qu'on leur avait envoyés, j'eus le bonheur de faire une troisième campagne dans ces célèbres pays d'Orient où, de tous temps les peuples se sont égorgés ; ce fut la campagne de Jérusalem, mais une campagne paisible et toute d'agrément car je n'y allais ni en guerrier furieux comme les Croisés, ni en fou fanatique comme les pèlerins, j'y allais en simple touriste, sans arme, habillé en paisible gentleman. Ce fut un riche arménien qui avait gagné une grosse fortune comme fournisseur des armées qui me fit faire ce voyage à ses frais, avec un autre camarade, un échappé comme moi du fléau. J'ai donné dans mes mémoires le récit détaillé de ce voyage. Je ne dirai ici qu'une chose, c'est qu'il est impossible à un homme ayant des yeux et des oreilles et possédant un peu de raison et de bon sens de visiter ces lieux sans être édifié et à jamais dégoûté de toutes les religions et sans avoir pitié des malheureux humains qui se laissent si bêtement conduire et voler par un tas de fripons et faînéants qui s'engraissent à leurs dépens. Nous étions de retour à Constantinople à la fin d'avril.

Retour en France

La paix était signée depuis le 31 mars et les troupes avaient déjà évacué la Crimée. Après quelles furent toutes passées, nous nous embarquions aussi, les derniers débris, sur un nouveau vapeur qu'on venait de baptiser *Le Prince Impérial*, car un héritier venait de naître à Napoléon le Petit, ce pauvre prince qui devait aller mourir au Zoulouland³⁰ en combattant pour les Anglais, comme du reste nous avons fait là-bas. Car si nous étions allés sensément au secours des Turcs, les Anglais profitèrent aussi beaucoup de notre victoire, peut-être plus que les Turcs. Pour la France, il n'y eut que des pertes en hommes et la perte de l'amitié, du reste mo-

³⁰ Le prince Eugène Louis Napoléon Bonaparte né en 1856 et mort au Zoulouland en 1879.

mentanée, du seul peuple en Europe capable de sympathiser avec les Français. Le nouveau vapeur, ce *Prince Impérial* faillit bien périr avec nous dans le golfe du Lion, dans une terrible tempête effroyable, à l'endroit même où quelques mois auparavant, périt, corps et biens la *Sémillante*³¹, également chargée de soldats. Je retrouvai mon nouveau régiment le 26ème à Montélimar, où je ne connaissais plus personne ; ceux qui n'étaient pas restés là-bas en Crimée ou à Constantinople étaient partis en congé définitif ou semestriel. Une médaille, ma première, m'attendait là. La médaille de Crimée, donnée à tous les soldats français qui avaient assisté à une bataille quelconque ou qui se trouvaient en Crimée au moment où ces batailles eurent lieu depuis la bataille de l'Alma jusqu'à la prise de Sébastopol, par la gracieuse *Queen English*. Cette gracieuse impératrice des Indes nous devait bien cela car sans nous peut-être, sa couronne impériale aurait été en danger. Les Français du reste ont toujours travaillé de mieux en mieux pour la fortune de ces bons Anglais « tout en les traitant » d'ennemis séculaires et implacables.

Malgré les incessants et pénibles travaux physiques auxquels j'avais été soumis depuis mon arrivée au régiment, mon intellect avait encore trouvé le moyen de travailler aussi, car j'étais arrivé à lire assez couramment le français et à l'écrire sans faire vingt fautes d'orthographe en dix mots comme j'en vis plusieurs le faire, de ceux-là même qui avaient été aux écoles des *fratris* ignarusés. J'étais donc un savant déjà auprès de mes camarades, tous complètement illettrés à cette époque où il n'y avait que les gueux qui servaient la patrie française, soit pour leur sort, soit à la place des riches, qui étaient tous alors de l'avis de l'académicien Renan, qui disait qu'il se serait plutôt brûlé la cervelle que de porter la livrée abrutissante du soldat. Quand mon capitaine sut que je savais lire et écrire, il me fit porter d'office sur la liste des élèves caporaux et cela avec des observations et des notes si favorables que deux jours après j'étais nommé caporal malgré moi. Ce n'était pas faute de connaître le métier. Avec ma facilité d'apprendre toutes choses, je savais fort bien tout ce qu'il fallait savoir et plus qu'il ne fallait pour faire un caporal. Mais élevé dans l'humilité et l'obéissance, je n'avais pas le caractère ni le sentiment du commandement. Or le caporal est le chef qui aurait le plus besoin de tout cela. Couchant avec ses hommes, toujours en contact avec eux, c'est lui le premier éducateur et le premier instructeur du soldat. C'est un contremaître ou mieux, un père de famille qui devrait avoir toute l'autorité morale et intellectuelle pour former des bons soldats. Il devrait être sévère, sans méchanceté et sans haine, et juste sans faiblesse. Dans toute ma carrière militaire j'ai rencontré un seul individu qui réunissait toutes les qualités désirables pour faire un vrai caporal³². Que de puni-

³¹ *Sémillante*: frégate française qui sombra suite à un ouragan le 15 février 1855, à l'extrémité sud de la Corse. Aucun de ses sept cents passagers, (300 marins et 393 soldats) ne survécut. Alphonse Daudet a fait un récit romancé de ce naufrage dans les *Lettres de mon moulin*, « L'agonie de la *Sémillante* ».

³² Il s'agit d'Ortoni cet ami corse qu'il rencontrera à la fin de son second engagement.

tions stupides et imbéciles, que de conseils de guerre, que de condamnations aux travaux forcés et à mort n'éviterait-on pas s'il était possible de trouver huit caporaux comme celui-là par compagnie, tout en formant les meilleurs soldats du monde ? N'importe, force me fut d'accepter ces galons rouges, résolu quand même de les porter le plus dignement possible. Et il en fut ainsi puisque quelques mois après, étant encore le plus jeune caporal du régiment, je passais au choix caporal de voltigeurs, un des grades inférieurs le plus envié alors. Alors j'étais content de mon individu, je ne demandais plus rien. Nous étions alors à Lyon sous les ordres du fameux Castellane d'où j'étais parti pour la Crimée.

En Italie

De Lyon, nous allâmes au Camp de Châlons³³, de ce camp à Paris et de Paris en Italie où en 24 jours et en deux grandes batailles nous forcions les Autrichiens à mettre bas les armes. J'ai raconté dans mes mémoires toute l'histoire de cette courte campagne et les tristes phénomènes politiques qui en résultèrent. Notre pauvre sire Badinguet avait été couvert de fleurs en arrivant là-bas, mais, en partant, il avait été couvert de crachats et de malédiction. Ce traître, qui avait promis de faire l'Italie libre, des Alpes à l'Adriatique³⁴, la laissait plus que jamais sous le joug de ses oppresseurs, excepté la Lombardie et imposait à la Vénétie et à la Romagne, la protection et l'autorité de son compère le pape, l'homme le plus exécré des Italiens et en laissant là-bas deux armées pour soutenir ces tyrans, ces oppresseurs réintégrés, que nous avons chassés et pour soutenir les prétendus droits de cette vieille momie du Vatican, cette pieuse canaille aussi pourrie de crimes que de *syphilis putor*, comme ont été la plupart des crétins qui se sont assis sur ce prétendu trône de Saint-Pierre, le trône d'un être fabuleux qui n'a jamais existé.

Fin de service

Après cette campagne, je fus nommé sergent encore malgré moi car je n'aurais jamais voulu quitter ma compagnie de voltigeurs où je me trouvais si heureux parmi ces soldats, connaissant tous leur métier et leurs devoirs ; étant choisis parmi les mieux constitués, les plus propres, les meilleurs marcheurs, les meilleurs tireurs et les mieux disciplinés.

J'étais forcé cependant d'accepter ce nouveau grade bien à regret. Je tâchais néanmoins de faire mon métier de sous-officier le mieux possible, en bon père de famille, que j'avais maintenant de me prévaloir, étant par l'âge et par mon grade au-dessus de mes soldats, qui n'étaient plus dans les compagnies du centre, que des jeunes recrues ; tous les vieux ayant

³³ Il s'agit du camp de Mourmelon.

³⁴ Dans une proclamation que fit afficher Napoléon III, le 3 mai : « L'Autriche [...] a amené les choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusque aux Alpes, ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique ».

été renvoyés chez eux après la guerre en congé définitif ou renouvelables, comme cela se faisait toujours soi-disant pour économiser le budget, mais en réalité pour qu'il reste davantage aux « grosses légumes » galonnées et chamarrées ainsi qu'à tous les gros budgétivores souteneurs du trône.

Malheureusement il y avait alors dans l'armée des officiers qui semblaient avoir été faits pour conduire des sauvages et des brutes plutôt qu'à commander des Français doués de sens et de raison, connaissant leurs devoirs, l'honneur et la discipline militaire. Doux, bas et lâches envers les soldats pendant le danger, ils devenaient arrogants, brutaux, insolents dans les villes de garnison où on ne les appelait plus que de sauteurs de cordes, de traîneurs de sabre, de don Quichotte. Et c'étaient nous, les sous-officiers, leurs intermédiaires, leurs plus proches dans les degrés hiérarchiques, qui avions à pâtir de toutes les folies de ces stupides fanfarons et piliers de cafés. Les sous-officiers qui ne criaient pas fort, qui n'étaient pas méchants, brutaux, insolents avec les soldats, qui ne les punissaient pas assez souvent à tort et à travers, étaient considérés par ces inutiles traîneurs de sabre comme des mauvais sous-officiers. Or j'avais l'honneur d'être un de ces malheureux.

J'avais l'estime de tous mes collègues, de mes caporaux et soldats, mais nos officiers me trouvaient mauvais parce que je ne « gueulais » pas assez et parce qu'ils ne voyaient jamais de punitions infligées par moi. Mon caractère loyal, franc, brave et humain se révolta en présence de pareils pitres, sans cœur ni conscience et, lorsque j'eus fini mes sept ans jour pour jour, je pris mon congé non par dégoût du métier de soldat, mais par horreur de ces lâches fanfarons qui n'ont rien, ni d'hommes ni de soldats, ni de Français. Le colonel, nouvellement arrivé au 26ème³⁵, me demanda pourquoi je partais étant le sous-officier le mieux noté du régiment par son prédécesseur. Je lui dis de suite franchement la raison. Nous étions alors à Dieppe.

³⁵ Le 19 mai, le lieutenant-colonel Maurice, du 40^e de ligne, est nommé colonel au 26^e, en remplacement du colonel de Sorbier, mis en retraite depuis le 30 janvier ; il arrive au dépôt à Dieppe le 23 juin.

Rengagement

J'avais pris mon congé pour Quimper sans savoir ce que j'y ferais. Mon intention était cependant de reprendre mon métier de cultivateur, comme valet de ferme, comme autrefois si je ne trouvais rien de mieux. On travaillait alors à faire le ligne de chemin de fer de Quimper à Châteaulin. Ma première idée fut d'aller demander à être embauché dans ces travaux. Le maître ou contremaître à qui je m'adressais me regarda, me toisa d'un air narquois, puis me dit que ce n'était pas des sous-officiers, des hommes de plume qu'il lui fallait, mais des ouvriers, des paysans sachant manœuvrer la pelle et la pioche. J'eus beau lui dire que j'étais aussi un paysan du pays même, que je n'avais pas encore oublié la manœuvre, les outils des paysans, il ne voulut rien entendre. Je n'ai jamais eu l'habitude de demander deux fois de suite la même chose. Je partis et j'allai passer quelques jours chez un vieil oncle à moi, en Ergué-Gabéric près de Quimper, mon père et ma mère étant morts pendant mon absence de sept ans. Ce vieux m'engagea d'aller à Brest où je trouverais certainement un emploi quelconque où je gagnerais plus que d'être valet de ferme. Je partis immédiatement pour Brest où en arrivant, je rencontre un autre sous-officier comme moi en congé. Celui-là me dit qu'il s'était engagé pour aller comme officier en Amérique, au Paraguay qui était alors en guerre avec l'Uruguay³⁶, par l'entremise d'un agent d'engagement qui était au Havre, qu'il était venu à Brest dire adieu à ses parents avant de partir. Il me dit, si je voulais, il écrirait à cet agent qui probablement me prendrait aux mêmes conditions que lui. Mais je ne connaissais pas encore l'Amérique et je ne comprenais pas trop ce que voulait dire cet engagement. Aller comme officier chez un peuple dont je connaissais ni les mœurs ni la langue, quel drôle d'officier ? Je remerciais mon camarade et j'allais m'informer à l'Arsenal si je pourrais y trouver un emploi quelconque. Là on me répondit qu'on ne prenait que des ouvriers sachant travailler le fer ou le bois et des hommes de peines. Homme de peine, je l'ai été toute ma vie mais je ne comprenais pas alors ce que voulait dire ce mot en terme technique. Mais ce que je comprenais bien, c'était qu'on ne voulait pas m'engager ou m'embaucher. Que faire maintenant ? Je n'avais plus le sou et j'étais en tenue militaire que je n'avais plus le droit de porter. Dans toutes les péripéties de ma vie, pendant laquelle j'ai été tant de fois acculé à la dernière extrémité, je n'ai jamais été bien long à prendre une décision. Ici j'en voyais deux qui vinrent subitement et simultanément à mon esprit : prendre du haut du pont de Recouvrance³⁷, le chemin de l'éternité ou aller contracter un nouvel engagement volontaire au recrutement qui, heureusement se trouvait

³⁶ La guerre de Six Ans, de 1865 à 1870, qui opposa le Paraguay à la Triple Alliance (coalition de l'Uruguay, du Brésil et de l'Argentine).

³⁷ Le pont tournant de Recouvrance qui fut détruit lors de la second guerre mondiale.

alors à Brest, ainsi que l'intendance sans cela je n'aurais pas eu l'embarras du choix.

Donc après avoir, du haut du pont, jeté un coup d'œil presque amoureux sur les eaux bleues de la mer, je courus directement au bureau de recrutement où je pus sans difficulté et séance tenante signer un engagement ou plutôt un rengagement de sept ans, et, en moins d'une heure après, ayant toutes mes pièces en règles, je touchais un rouleau de mille francs. J'étais sauvé. Maintenant, je pouvais sans crainte porter fièrement mon habit militaire que je n'avais pu quitter n'ayant pas d'autres vêtements à mettre. Il ne me restait qu'à arracher mes galons dessus les manches de ma tunique pour être tout à fait en règle ; ces galons qui furent la cause que je quittai le 26ème, je les vendis 50 sous qui me servirent à faire un bon dîner dont j'en avais bien besoin. Cinq jours après j'étais à Poitiers au dépôt du 63ème de ligne dont les bataillons de guerre étaient en Afrique. Et c'était pour ça que j'avais demandé à entrer dans ce régiment, cherchant toujours la guerre et les aventures qui convenaient mieux à mon tempérament que la vie abrutissante de la caserne et des garnisons. A Poitiers où il n'y avait que de jeunes soldats il me fallut attendre quelques mois avant de partir pour l'Afrique avec un détachement des plus avancés de ces jeunes recrues.

Pacification en Algérie

Mon nouveau régiment était dans la province de Constantine où il resta près de deux ans dans l'oisiveté des garnisons. Ce ne fut qu'en 1863 que nous commençâmes l'expédition.

D'abord contre plusieurs tribus de l'Ouest, sur les frontales de Tunisie que nous tinrent assez longtemps, puis ensuite commença cette longue et terrible lutte contre les Kabyles, ces terribles montagnards qu'aucun peuple vainqueur de l'Afrique n'avait encore pu vaincre. Ni Carthaginois, ni Romains, ni Maures, ni Turcs n'avaient pu pénétrer dans ces montagnes de la Kabylie où vit un peuple assez semblable du peuple breton, sans histoire et sans origine connue. Avec l'aide de toutes les troupes disponibles de l'Algérie nous vîmes à bout de les cerner et de les prendre sur le sommet des Babords, en juin 1865, après bien des massacres de part et d'autre.

Ce fut à la fin de cette rude campagne que l'empereur voulut venir faire une visite jusque là-bas. Mais, au lieu de venir jusqu'à nous dans les montagnes, on nous fit descendre à Djidjelli pour être inspectés par le triste sire qui tremblait de peur³⁸. Il avait dû regretter d'être venu là, où, au lieu d'être acclamé, il fut sifflé comme un minable combattant. Aussi il s'empressa de gagner son bateau qui l'attendait sous pression où il fut

³⁸ Du 3 mai au 7 juin 1865, Napoléon III fit un séjour en Algérie, au cours duquel il passa deux jours en Kabylie.

accaparé par des murmures et le chant de « Bon voyage vieux Badinguet. Va-t-en là-bas regarder la colonne ».

Dans toutes ces expéditions je m'étais trouvé être le compagnon et le camarade d'un savant, un bachelier ès lettres et ès sciences venu au régiment, simplement par fantaisie, chercher son aventure³⁹. Comme moi, il n'avait jamais voulu être gradé quoiqu'il aurait pu faire un caporal aussi bien qu'un général. Il aimait mieux faire de l'archéologie tout en marchant et en combattant sur ce sol africain où tant de peuples ont été anéantis et dont les immenses ruines, qui existent encore attestent la grandeur et le génie. Nous faisons aussi de l'histoire et de la philosophie sur la grandeur et la décadence des peuples et des nations, tout en faisant de l'astronomie la nuit à la belle étoile, de l'archéologie, de la géologie, etc. En parcourant ainsi les plaines de Tébessa, nous avons déjà connu un gisement de phosphates sous ces immenses plaines dont on a fait tant de bruit 20 ans plus tard.

Volontaire pour le Mexique

A la fin de cette campagne de la Kabylie, notre régiment devait rentrer en France reposer sur ses lauriers, repos bien mérité, disait-on. Mais pendant qu'il se préparait à rentrer dans la métropole vint un ordre pressé de Paris de chercher des volontaires dans toute l'armée d'Afrique, parmi les aguerris, les vieux durs à cuire pour aller au Mexique où les affaires commençaient déjà à tourner mal pour les Français.

Bien entendu, j'en fus un des premiers sur la liste des volontaires non par un amour exagéré atroce pour la guerre, pour les massacres dont je n'en avais déjà vu que trop, mais l'amour des voyages lointains, de voir des nouveaux pays et des nouvelles aventures. Mon camarade, le savant vint aussi, ce qui nous permit de philosopher beaucoup en route pendant la longue traversée d'Alger à La Vera Cruz.

Dans mes mémoires, j'ai fait les récits détaillés⁴⁰ de cette misérable campagne, faite sur les instances d'un banquier véreux, fameux Jeker⁴¹ avec le concours bien intéressé du grand escroc Du Morny⁴² à qui le sire Badinguet⁴³ ne pouvait rien refuser et dont les résultats furent plus désas-

³⁹ Note en marge de Jean-Marie Déguignet : « (1) Ce savant était un Lyonnais et était aussi un artiste peintre et avait fait deux années aux compagnies de discipline. »

⁴⁰ Une partie de ce « récit détaillé » nous est hélas perdue.

⁴¹ Jean-Baptiste Jeker (1810-1871), banquier suisse. Il avait acquit des créances sur le Mexique d'une valeur nominale de 75 millions, il fut naturalisé français par décret et il avait intéressé le duc de Morny (à hauteur de 30 pour 100 des bénéfices de l'opération) afin d'obtenir l'intervention française.

⁴² Charles Auguste Louis Joseph, duc de Morny (1811-1865), demi-frère de Napoléon III, ministre de l'Intérieur puis président du corps législatif de 1854 à 1865, il incita le gouvernement à intervenir au Mexique.

⁴³ Badinguet, surnom de l'empereur, viendrait de la légende d'une lithographie de Gavarni, dessinateur satirique du journal *Charivari*, du nom du maçon auquel il emprunta des vêtements pour s'évader du fort de Ham en 1846.

treux, plus honteux et plus humiliants pour la France que la guerre de 1810 où l'honneur, du moins sur certains points, fut sauvé. Tandis que de là-bas nous fûmes obligés de partir honteux comme des chiens fouettés avec la malédiction et l'exécration de tout un peuple et poursuivis par les huées du grand peuple des Etats-Unis.

Et il s'est trouvé des écrivains, tous payés du reste, tels que Quénet⁴⁴, Le Fevre⁴⁵, Cha⁴⁶, Bazancourt, l'historien attitré de l'empereur⁴⁷, le prince Bibesco⁴⁸, un fou, et son ami, le capitaine Loizillon⁴⁹ aussi fou que lui, l'abbé Domenech⁵⁰ pour trouver cette guerre criminelle, magnifique, guerre que nous faisons en bandits, en pillards, en incendiaires et en assassin, à peu près comme fit autrefois en ce même pays le bandit Cortez⁵¹ et ses bandes d'assassins. Personne n'a mieux connu que moi ce qui s'est passé là-bas pendant cette infâme campagne, ayant parcouru le pays tout entier du sud au nord et de l'est à l'ouest et y ayant eu grâce à ma connaissance de la langue espagnole de nombreuses relations avec les gens du pays, de toutes les classes de la société.

Un de ces écrivains parle ainsi de Bazaine : « Le général Bazaine est un homme d'une grande intelligence, très adroit, très habile sachant tourner les obstacles lorsqu'il ne peut les franchir, mais arrivant toujours à son but avec la conscience qu'il a de sa valeur, la considération dont il jouit ; il sait imposer des idées justes et saines. »⁵² Voilà certes le portrait le plus faux qu'il fut possible de faire de cet infâme criminel qui n'osait faire un pas hors de son château fort de Mexico où il était gardé par une forte garde et une armée de mouchards. Aujourd'hui, on fait beaucoup de bruit autour de l'homme de l'état-major. Là, il y avait un beau, autour de ce second Cortez et qui a achevé de donner trois ans plus tard la mesure de sa valeur et de son honneur à Metz⁵³.

Ce bel état-major de Mexico est rentré en France avec ses millions volés aux Mexicains et à nous-mêmes, en nous laissant pendant des mois entiers sans solde et sans vivres, nous obligeant ainsi à piller, à voler, à

⁴⁴ Edgar Quinet, auteur de *L'Expédition du Mexique*, Veytaux (Suisse), 1862.

⁴⁵ E. Lefèvre, auteur de *Documents officiels recueillis dans la secrétairie de Maximilien*, Bruxelles et Londres, 1869.

⁴⁶ Cha : individu non identifié.

⁴⁷ Il pourrait s'agir du baron Lescat de Bazancourt, auteur du *Mexique contemporain*, Paris, Amyot, 1861-1862.

⁴⁸ Georges Bibesco, auteur de *Au Mexique, 1862. Combats et retraites des six milles*, Paris, Plon, 1887. Georges Bibesco était effectivement un prince roumain.

⁴⁹ Henri Loizillon, auteur de *Lettres sur l'expédition du Mexique* (publiées par sa sœur), Paris, L. Baudoïn, 1890.

⁵⁰ L'abbé Emmanuel Domenech, auteur de *l'Histoire du Mexique, Juarez et Maximilien*, Paris, A. Lacroix Verboeckhoven et Cie, 1868, 3 volumes.

⁵¹ Hernan Cortez (1485-1547), conquérant espagnol du Mexique.

⁵² Cette citation de Loizillon (*op. cit.*, p. 111-112) est déjà répétée par deux fois par Déguingnet.

⁵³ La reddition de Bazaine, assiégé dans Metz en 1870, fut considérée comme une trahison par les Français.

incendier, pire que les anciens bandits. Les Mexicains, dans leur haine contre « Napoléon l'Assassin », et contre nous autres « ses vils mercenaires » ainsi qu'ils nous appelaient, se vengèrent en fusillant l'imbécile Maximilien et en pendant tous les commerçants français qui avaient voulu rester là-bas après notre fuite. Mais c'est Bazaine qu'ils auraient dû fusiller avec tous les bandits galonnés qui l'entouraient ainsi ils se seraient mieux vengés et, en même temps, ils auraient rendu un grand service à la France, ainsi ils se seraient conformés à un des principes des évangiles fort prônés chez eux, en rendant le bien pour le mal. Sur la fin de cette désastreuse et pitoyable expédition, voyant mon temps qui s'avavançait, je finis encore par prendre les galons de caporal qui furent bientôt remplacés par les galons de sergent. Je pensais, pour le peu de temps qui me restait à faire, je n'en mourrais pas, puis, ce n'aurait pas été beau de revenir chez moi, si jamais je revenais, en simple soldat, y étant venu une première fois en sous-officier.

Fin du second service et réflexions sur la défaite de 1870

Nous arrivâmes en France pour assister au triste spectacle de la désorganisation de l'armée, pour voir le premier coup, le plus déplorable et plus insensé, porté à cette armée qui fut le premier grand pas vers le désastre de Sedan.

C'était la suppression des grenadiers et des voltigeurs. Ces compagnies d'élite vers lesquelles se concentraient les désirs et les stimulations des soldats, caporaux et sous-officiers, qui étaient le prestige et la force entraînant d'un régiment.

Le second coup porté à notre armée, aussi désastreux que le premier, fut de renvoyer tous les vieux sous-officiers dont les congés expiraient sans plus vouloir les rengager et cela au moment où la France allait avoir le plus besoin de ces vieux sous-officiers habitués et rompus à tous les exercices et dangers de toutes espèces de guerres.

Là-bas, au Mexique, j'avais assisté aux plus grandes canailleries, aux plus grandes infamies que puissent commettre des généraux français et maintenant en France j'assistais aux plus grandes imbécillités qu'il fut possible d'imaginer pour la joie et le bonheur de Bismarck⁵⁴ dont une gravure du temps le montrait avec ses yeux de travers, aiguissant un grand couteau et regardant à travers des arbres, les voltigeurs et les grenadiers français, leurs belles épauettes, leurs cors de chasse et leurs grenades et des vieux sous-officiers s'en allant chez eux en congé, la tête baissée.

Pour faire mieux rire le chancelier de fer, ces organisateurs de la défaite prochaine avaient, pour remplacer les vieux soldats renvoyés, formé, sur le papier, une espèce de garde dite mobile, mais qui resta parfaitement immobile jusqu'au jour où elle fut appelée pour aller en droite ligne en Prusse grossir le nombre des pensionnaires du grand Guillaume.

⁵⁴ Otton von Bismarck (1815-1898), chancelier de Prusse puis d'Allemagne.

Voilà ce que faisaient en 1867 et 68 nos grands maréchaux traîneurs de sabres, arrogants, braillards et fanfarons en présence de leurs troupes, habiles à canonner et à fusiller les Français dans leurs maisons et dans les rues, mais inhabiles, ineptes, ignobles, stupides et lâches devant les ennemis de la France. « Vive l'Etat-Major ! » : criait-on aujourd'hui, parce que cet état-major a repoussé de son sein deux ou trois traîtres et lâches, trop petits et trop inexpérimentés dans le maniement des choses de la trahison et de la lâcheté.

Au début de la guerre de 1870, on criait aussi : « Vive l'Empereur ! Vive Mac Mahon⁵⁵ ! Vive Canrobert⁵⁶ ! Vive Bourbaki⁵⁷ ! Vive Bazaine⁵⁸ » et autres maréchaux et généraux fuyards et capitulards. Les Espagnols criaient aussi au début de la guerre hispano-américaine⁵⁹, vive les maréchaux et les amiraux lesquels ont été écrasés du premier coup ou ont lâchement capitulé devant une armée improvisée à la hâte. Tels sont les hommes que l'on met aujourd'hui à commander et diriger les peuples dits civilisés et démocratisés. Chez nous, on ne voit partout à la tête de l'armée comme à la tête du gouvernement, que de ces types-là, arrivés là, non part leurs vertus et leurs talents, mais au moyen de faveurs spéciales, surtout par l'argent ; car, quiconque est riche est tout, sans sagesse, il est sage. Il a sans rien savoir la science en partage. Nos grands actuels, nos grands représentants sont faits ainsi, bons à brailler, à discourir, à banqueter, à danser, à inaugurer, à jeter de la poudre de rhétorique aux yeux du peuple pour l'endormir.

En 1870, avant le commencement de la guerre, presque tous les Français criaient « Vive la guerre ! » « A Berlin ! A Berlin ! », disaient-ils. Je disais alors qu'il y aurait certainement des Français, des soldats qui pourraient bien aller à Berlin en vaincus, en prisonniers, mais non vainqueurs. Naturellement on me riait au nez, on m'insultait, on m'injurait. On me disait que j'insultais l'armée d'où je sortais. Oh non ! Car insulter l'armée, c'est insulter la France entière, mais alors comme aujourd'hui, je disais la vérité sur les incapables, les imbéciles, les traîtres et les lâches qu'on a le tort de mettre à sa tête.

⁵⁵ Marie-Edme-Patrice, comte de Mac Mahon, duc de Magenta, maréchal de France (1808-1893). En 1870, il commanda successivement le 1^{er} puis les 1^{er}, 5^e et 7^e corps de l'armée du Rhin et enfin l'armée de Châlons.

⁵⁶ Certain Canrobert (1809-1895), maréchal de France. En 1870, il commandait le 6^e corps de l'armée du Rhin.

⁵⁷ Charles Denis Sauter Bourbaki (1816-1897), général. Il commanda la Garde impériale en 1870 puis l'armée de l'Est.

⁵⁸ Achille Bazaine (1811-1888), maréchal de France. Il commandait le 3^e corps de l'armée du Rhin au début de la guerre de 70. Lorsqu'il se rend à Metz il dirige toute l'armée du Rhin.

⁵⁹ Guerre hispano-américaine (1895-1898). Le conflit fut provoqué par l'insurrection générale des Cubains qu'appuyèrent les U.S.A. et s'acheva par le traité de Paris du 12 décembre 1898.

Je trouvai dernièrement un capitaine du 118^{ème} en garnison à Quimper⁶⁰, sur la route de Brest, dans une voiture à deux chevaux, un énorme cigare à la bouche qui s'arrêta pour me demander sur quelle route il se trouvait et si par-là il ne pourrait pas aller au Château de Kistinec, auquel il tourne directement le dos. Aussitôt, voyant que j'avais affaire à un de ces idiots galonnés grâce à la fortune volée par le papa, je lui dis d'un air que je tâchais de rendre sérieux :

« Mon capitaine, vous êtes sur la route de Brest et de Briec à trois kilomètres de Quimper. Kistinec se trouve aussi à environ trois kilomètres mais à l'opposé, sur la route de Locronan et de Guengat, néanmoins, vous pourrez y aller en continuant à suivre cette route jusqu'à Landrévarzec, puis vous tournerez à gauche par Kéménéven où vous trouverez encore un grand château appartenant au même seigneur que Kistinec ; de là vous passerez par Locronan, Plogonnec, Guengat et vous arriverez alors en suivant la route de Guengat à Quimper tout droit au château de Kistinec. »

Voyant que je me moquais de lui, il allait sauter à terre, pour me cravacher sans doute, lorsqu'un Monsieur bien mis, un grand chasseur, vint à propos l'arrêter auquel j'entendis dire :

« Je voulais demander quelques renseignements à cet imbécile de paysan qui s'est mis à me baragouiner je-ne-sais-quoi au lieu de me répondre. »

Le Monsieur bien mis approuva certainement les propos du capitaine à mon sujet. Avec des officiers comme celui-là, dont le nombre est considérable qui se trouvaient à un ou deux kilomètre d'une ville où il y avait une garnison depuis plusieurs années, nos braves soldats peuvent être assurés, en cas de guerre, d'être conduits, se renfermer et crever de faim et de misère dans quelque forteresse comme à Metz, ou pour se faire prendre comme un troupeau de mouton dans quelque entonnoir comme Sedan ou à déposer les armes sur la frontière d'une Suisse quelconque et d'aller ensuite mendier leur pain en ce pays.

Mais il faut que je termine le récit succinct de ma vie. Arrivés en France après cette triste campagne du Mexique, nous restâmes quelques mois à Aix, puis à Avignon et fûmes ensuite expédiés au Camp de Châlons. Là je pris encore mon congé définitif cette fois, car il ne fallait plus songer à rengager puisqu'on ne voulait plus de vieux soldats. J'avais alors quatorze ans de service jour pour jour et autant de campagnes.

⁶⁰ Depuis 1871, le 118^e régiment d'infanterie était caserné à Quimper. Il laissera son nom à la Place du 118^e.

Retour au pays

Je pris encore mon congé pour Quimper tant il est vrai le vieux proverbe qui dit : « Malheur à celui qui est né dans un mauvais pays car on y retourne toujours. » Mais qu'allais-je y devenir ? C'était encore un problème.

J'avais trouvé là-bas au Mexique un grand philosophe, riche et savant⁶¹ qui m'avait dit de retourner auprès de lui, lorsque j'aurai mon congé. Mais je ne tenais pas à retourner dans un pays où nous avons fait tant de mal et où je savais les Français en exécution.

Pendant la guerre de la Kabylie, j'avais sauvé la vie à une famille de cultivateurs dont le père avait été assassiné par les Kabyles. Là, on m'avait dit, si un jour je me trouvais libre et dans le besoin, je n'avais qu'à y aller, j'y serais reçu comme un membre de la famille. Je repassais tout cela dans ma mémoire en me dirigeant vers ma vieille Bretagne car maintenant que la carrière militaire était fermée, il me fallait chercher un autre moyen de vivre.

Je ne me trouvais pas cependant dans le même cas que dans mon premier congé. Maintenant, j'avais des effets civils que je m'étais procurés d'avance pour remplacer mes habits militaires quand je n'aurais plus le droit de les porter et je n'étais pas comme la première fois sans le sou.

Je descendis chez un vieil oncle⁶², un ancien gendarme qui n'avait rien oublié des mœurs bretonnes, n'ayant rien appris ailleurs, malgré ses trente ans de service. Il demeurait au Guélenec en Ergué-Gabéric au bord de ces fameux stangs Odet que les Quimpérois nomment Stangallas.

Ces stangs, ces rochers, ces précipices, ces bois et l'Odet au cours bruyant et sinueux qui m'apparurent si souvent lorsque je traversais des contrées, en tout semblables. Etant élevé près de ces stangs en sauvage je n'avais jamais remarqué rien d'extraordinaire en eux. Mais maintenant, je venais les revoir en observateur, en philosophe presque en savant et je vis là une véritable merveille géologique, un de ces bouleversements titaniens [sic] le plus curieux à observer. Eh bien ! Ce fut en allant en philosophe revoir, observer et admirer ces merveilles naturelles, témoins de mon enfance misérable que l'idée me vint subitement d'aller faire ma demeure dans ces rochers, dans ces cavernes qui s'appellent encore maison des C'hourickets, maison des prêtres, *Toul ar Veleyen*⁶³ car il paraît qu'en 1793 des prêtres réfractaires allèrent aussi s'y cacher, leur dieu tout puissant étant impuissant à soustraire leurs têtes de la terrible machine de Guillotin⁶⁴.

⁶¹ Son ami *Don Salvarez*, rencontré à Durango.

⁶² Son oncle François Le Quéré, du Stang Odet, qui avait passé 30 ans dans la gendarmerie.

⁶³ *Toul ar Veleyen* : le trou des curés. Cette infractuosité existe toujours dans les gorges du Stangalla.

⁶⁴ Le docteur Joseph Guillotin (1738-1814), inventeur de la guillotine.

Oui, l'idée me vint tout à coup d'aller établir là ma demeure dans ces lieux sauvages et inhabités, du moins par des êtres humains. Autrefois, ils étaient habités par des loups, des sangliers et des cerfs et aussi par des *groac'h*, des fées aquatiques et terrestres, et par une multitude de petits méchants nains appelés en breton *korriguet* qui faisaient plus de peur aux habitants voisins que les loups et les sangliers. Je passais là près de deux jours et une nuit à parcourir et à contempler ces sauvages merveilles de la nature en me disant qu'il était impossible de trouver un lieu plus favorable pour vivre libre de cette vraie liberté dont je jouissais en ce moment pour la première fois de ma vie, liberté matérielle et intellectuelle. Il faut avoir souffert de maladies pour connaître le prix de santé, et il faut avoir été esclave pour connaître le prix de la liberté. Je sentais tellement ce prix en ce moment-là. J'en éprouvais un tel bonheur que je ne savais plus combien de temps s'était écoulé depuis que j'étais là seul, dans cette immense solitude à me rassasier d'eau fraîche, de fruits sauvages et de liberté. Cependant, avant de quitter ces lieux, qui furent témoins de mes premières misères dans la vie et qui venaient d'être maintenant témoins de ma première expansion dans le bonheur de la liberté, j'avais choisi l'endroit où je comptais venir m'établir définitivement. J'y bâtirais une case moi-même, comme il me plairait. Du bois, du feu ne manqueraient pas. L'hiver, je trouverai du gibier à volonté et l'été, du poisson. Je défricherai du terrain pour faire des légumes, j'y élèverai des poules, des lapins et surtout des abeilles dont j'avais appris plusieurs méthodes de cultiver et d'exploiter les produits. Voilà les plans de mon existence future arrêtés. Il ne me restait plus qu'à aller trouver le propriétaire de ce terrain pour m'arranger avec lui. Et ce n'était pas là des plans en l'air, des rêves de poètes plus amoureux de mots et de phrases que de la réalité, c'était des plans parfaitement pratiques, en rapport avec mon caractère, mes goûts, mes moyens et mes connaissances théoriques et pratiques. J'étais cultivateur, bûcheron, sylviculteur, maraîcher, chasseur, pêcheur et par-dessus tout apiculteur, qui est en même temps un art agréable et rémunérateur et une belle science sociologique.

De retour chez le tonton, je lui exposais mon plan. Mais le vieux pandore⁶⁵ qui était resté toujours breton malgré ses longs services n'en crut rien. Car le Breton qu'on appelle croyant ne croit jamais rien de ce qu'on lui dit. Il a une telle habitude de mentir, de tromper, de ruser, de dénaturer le vrai, de jouer niatement sur les mots et de narguer son prochain, qu'il croit naturellement que tous les autres font comme lui, peut-être mieux que lui.

⁶⁵ Pandore, terme familier au XIX^e siècle pour désigner un gendarme, l'expression vient d'une chanson de 1854.

Fiançailles et mariage

Le pandore, après avoir grimacé un sourire d'incrédulité naturelle, me dit qu'il ne s'agissait pas de blaguer, qu'il était venu deux ou trois vieilles femmes me chercher, de ces groac'h, vieilles commères qui connaissent tout et font tout, notamment l'office d'agents matrimoniaux. Je savais bien pourquoi elles étaient venues me chercher.

On m'avait vu arriver chez le gendarme en sous-officier, la poitrine couverte de décorations avec une grande malle qui dans l'esprit de ces gens devait être pleine d'or et d'argent. De tout cela, ces bonnes commères avaient conclu que j'étais bon à marier et elles s'étaient immédiatement mis en campagne et comme elles imaginèrent et débitèrent de si belles choses à mon sujet, les filles à marier se présentèrent de tout côté.

Mais pour me soustraire aux cajoleries et aux agaceries de ces groac'h, je partis le lendemain pour Quimper en disant au tonton que j'allais m'arranger avec le propriétaire du terrain que j'avais choisi pour mon ermitage et qu'il fallait dire à toutes ces commères qu'elles perdaient leur temps en s'occupant de moi. Cette fois, le vieux pandore pensa que j'étais complètement fou.

N'importe, je me dirigeai vers la ville dans la ferme intention d'aller trouver le propriétaire de cette partie du Stang Odet où j'avais choisi l'endroit de ma future « *cella* anachorète. »⁶⁶ Je m'étais arrêté une minute au lieu dit « Penker Bronec » en présence de trois chemins qui pouvaient me conduire à Quimper. Hercule, dit-on, dans sa course éternelle, s'arrêta un jour entre trois chemins où trois déesses rivales lui tendaient leurs mains. Il suivit la Vertu qui était la plus belle. Moi, de mes trois chemins où je ne voyais aucune déesse, je pris celui de gauche. Le *sinistra*⁶⁷, comme l'on dit en latin et en italien, mais qui en français ne dit rien de bon. Cette *via sinistra* me conduisait à Quimper, par la route de Coray et de Rosporden. Arrivé à environ un kilomètre de la ville en un lieu appelé Poul ar Raniket⁶⁸, je fus arrêté par une femme qui me reconnut de suite comme je la reconnus moi-même.

C'était une des filles d'un riche cultivateur de Kernoaas, près du Guélé-nec, en ce moment veuve et fermière à Toulven en Ergué-Armel. Elle était venue là avec son fils aîné envoyer une barrique de cidre qu'elle avait vendue à un débitant. Je tombais bien. Quand elle m'eut demandé si j'étais venu pour toujours dans le pays et que je lui eus répondu par l'affirmative et lui avoir exposé mes projets au Stang Odet, elle me dit, non sans un malicieux rire ironique que cette partie du Stang, qu'elle connaissait parfaitement, dans laquelle j'avais choisi mon ermitage, ap-

⁶⁶ *Cella* : chambre. Un anachorète est un ermite, on peut donc traduire cette expression par ermitage.

⁶⁷ Sinistre vient du latin *sinister* : gauche. La gauche était considérée comme le côté de mauvaise augure.

⁶⁸ Poul ar Raniquet : la mare des grenouilles. Ce quartier se situe aujourd'hui à l'est de Quimper.

partenait maintenant à son neveu, propriétaire actuel de Kernoas, dont toutes les terres donnent sur ce fameux Stang Odet.

Cela me rassura de plus en plus sur la réussite de mes projets car je pensais qu'il me serait plus facile de m'arranger avec ce propriétaire demeurant sur ses terres et les cultivant lui-même qu'avec un monsieur quelconque qui ne sait rien de ses propriétés que par l'intermédiaire d'un notaire filou ou de quelque homme d'affaires grincheux. Cependant, avant d'aller m'enterrer vivant au fond de ces gorges profondes, la femme me dit, toujours en narguant : avant d'aller demeurer avec les groac'h et les korriquets, là-bas, il faut au moins faire une visite et dire adieu à ses vieux amis, il faut d'abord venir nous voir là-bas à Toulven où nous sommes depuis quatre ans, un beau pays entouré de la mer des deux côtés.

Je ne pus refuser. Je partis de suite avec eux dans la charrette. Il y avait grande journée à la ferme ce jour-là, à ramasser des pommes dont il y avait abondance cette année là. Et c'était à peu près tout ce qu'il y avait dans cette pauvre ferme. Le grenier était complètement vide, quoiqu'on fût à la fin de la moisson.

Pendant que j'étais à considérer tout cela, le domestique du château vint me dire que M. Malherbe, le richissime propriétaire de Toulven, désirait me causer. Une lettre écrite par moi lors de mon retour du Mexique au sieur Rospart que personne ne pouvait lire était allée de main en main s'échouer entre celles de ce seigneur. Dans cette lettre, je parlais de cette horrible guerre du Mexique et puis quelques mots touchant mon existence future. Ce Monsieur, ayant trouvé cette lettre très intéressante et ayant appris qu'un sous-officier se trouvait à la ferme, s'était bien douté que ce devait être l'auteur de la lettre. Nous causâmes un bon moment de la guerre du Mexique qui paraissait intéresser beaucoup ce seigneur puis, ensuite de la veuve, sa fermière, du triste état dans lequel elle se trouvait avec cinq enfants dont trois malades et presque mourants de misère.

Et finalement, après lui avoir parlé de mes projets au Stang Odet, il finit par m'offrir cette ferme avec la fille aînée de la veuve, en me disant que si je n'acceptais pas ses offres, tout au moins si cette veuve ne trouvait pas un homme responsable et capable de diriger sa ferme, il se voyait forcé de lui donner son congé. Je remerciais ce seigneur de son offre gracieuse en lui disant qu'il ne m'était possible de l'accepter, car là, dans cette ferme, s'il fallait un homme capable de la diriger, il fallait aussi et surtout de l'argent et moi je n'en avais guère. J'avais bien vu qu'à la ferme on m'agrèerait sans difficulté. Je quittai le propriétaire cependant en lui disant que je réfléchirais.

J'avais erré toute la nuit entre Toulven et Guélenec en proie à toutes sortes de pensées. Arrivé chez le tonton, le matin, je lui racontai mon aventure. Le vieux trouvait que ce poste était excellent pour moi et me dit qu'il allait de suite parler au frère de la veuve, René Péron qui demeurerait là à côté de lui justement et qui était le tuteur des enfants de Toulven.

J'eus beau protester, il partit de suite trouver son voisin pendant que moi, prenant un morceau de pain noir et du lard je partis au Stang Odet revoir le lieu de mon ermitage projeté.

Là, fatigué, la tête bouleversée, je m'assis au bord de la rivière où je finis par m'endormir. Pendant ce sommeil, je fis des rêves, les plus curieux allant des plus beaux aux plus vilains, des plus joyeux aux plus tristes, de quoi remplir plusieurs volumes. Je ne revins à la maison que très tard dans la nuit à peu près en même temps que le tonton pandore avec son ami Péron qui arrivaient me disaient-ils, de Toulven où ils avaient arrangé l'affaire. Cette affaire, comme disaient ces deux compères, n'était pas difficile à arranger puisqu'il ne s'agissait que de mon consentement, que ces deux bons amis s'étaient permis de donner en mon nom et à ma place.

Depuis que je suis arrivé à la connaissance de la vie humaine, depuis que j'ai étudié les lois conventionnelles, religieuses et politiques qui la dirigent, je n'ai jamais cédé sur aucun point de mes idées et de mes convictions adoptées à ce sujet, ne cherchant partout et toujours que l'égalité, la vérité, la raison, le bien, le beau, enfin la plus grande somme de bonheur possible pour tout le monde et à détruire les préjugés, les erreurs, l'ignorance, le charlatanisme et la friponnerie religieuse et politique destruction absolument nécessaire pour que l'humanité devienne seulement humaine et digne de ce grand nom. Mais autant, je suis fermé et intransigeant sur ces points, autant je suis faible, docile et obéissant quand il s'agit de rendre service à quelqu'un, fût-ce à mon plus grand ennemi et au péril de ma vie. Et c'est en réalité ce qui m'est toujours arrivé et c'est ce qui m'arrive encore en ce moment. On comprend donc que je m'étais facilement laissé conduire, en cette occurrence, je puis le dire comme mouton au sacrifice pour sauver cette famille, me sentant capable de le faire.

Balancé alors entre mon rêve de liberté et ce dernier sacrifice, je comptais que mes opinions politiques et religieuses, loyalement et franchement exposées, me feraient repousser de partout, du seigneur de Toulven, un noble de la vieille race, aussi bien que de la fermière et de sa fille, bonnes catholiques qui n'auraient jamais voulu chez elles, fût-ce pour les sauver de la misère, d'un homme sans religion, sans dieu, ni diable. Mais j'eus beau montrer ces opinions et affirmer que sur ces questions je serais incorrigible, rien ne fit, par la raison que je parlais à des Bretons, cités comme croyants, croyants dans l'incroyable et l'impossible, mais tous menteurs et hypocrites, qui ne croient jamais aux paroles d'un homme quelconque s'il n'est affublé de l'ignoble soutane qui couvre la friponnerie et le mensonge.

Personne ne croyait non plus à mon sacrifice, le Breton ne sait pas ce que cela veut dire. Le curé fut obligé d'y croire cependant, ayant déjà voulu empêcher ce mariage dès le premier jour et ayant déclaré à tout le monde qu'il ne me marierait pas à l'Eglise, seul mariage considéré comme valable par les Bretons. Je lui dis à la veille du sacrifice que s'il

pouvait par son influence sacrée convaincre tous ces gens de mon indignité afin qu'ils me repoussent à jamais loin d'eux, je lui payerais sa commission. Il ne put rien non plus et même, malgré ses dires, il vint célébrer le mariage religieux d'un libre-penseur sans confession parce qu'il y avait de l'argent à recevoir, le seul dieu de ces fripons noirs.

Fermier à Toulven

Le sacrifice était consommé. Après la noce qui ne fut pas bien gaie pour moi, je partis pour Toulven où j'allais être maintenant le maître, du moins le maître responsable vis-à-vis le seigneur propriétaire. Cette première nuit de noce fut pour moi une des plus tristes nuits de ma vie. Ne voulant pas subir ces stupides et grossiers usages de ce qu'on appelle *souben ar lez*⁶⁹ où les nouveaux mariés sont soumis à des épreuves ignobles et répugnantes, je m'étais enfui du côté de la mer, dans laquelle je plongeai ma tête que je sentais prête à éclater. Je passai toute la nuit dans un bois à repasser ma vie et à réfléchir sur ma situation présente et sur l'avenir pendant que ma jeune femme et tous les paysans des environs étaient en train de boire, manger, de chanter et de danser à la maison.

Alors je compris la grandeur de mon sacrifice. Moi qui avais rêvé une liberté complète après trente ans d'esclavage, je venais de me mettre dans les plus lourdes chaînes auxquelles étaient attachés plusieurs boulets. Je prenais à mon compte une ferme en ruine avec une famille composée de six personnes dont quatre encore en bas âge et malades de misère. Quoiqu'on fût à la fin de la moisson, il n'y avait rien à manger, ni pour les hommes, ni pour les animaux qui étaient cependant fort peu nombreux et en piteux état.

La première chose que je fis fut d'acheter un cochon gras pour tuer et une charretée de pommes de terre. Ensuite, j'avais le matériel aratoire complètement à renouveler ; du fumier à acheter, car il n'y avait pas un brin de fumier et on était à l'époque des semailles. J'avais en outre huit cents francs à donner au propriétaire pour le terme échu. Et les bons amis qui avaient arrangé « cette affaire » pensant sans doute que j'étais millionnaire avaient fait mettre sur le contrat que j'aurais encore à donner à la veuve et à ses enfants une somme de trois mille francs sur un matériel de ferme qui ne valait pas, à mon entrée, cinq cents francs.

J'ai donné dans l'histoire de ma vie les récits complets de la pénible existence qui m'a été faite dans cette ferme durant quinze ans, ayant à combattre et vaincre toutes les vieilles routines agricoles, tous les préjugés politiques, religieux et sociaux et cela contre des gens les plus ignorants, les plus stupides, mais aussi les plus entêtés et les plus méchants. Cependant, malgré tant d'obstacles à force de travail, de patience et d'économie, je vins à bout de tous.

⁶⁹ *Soubenn ar laez* : soupe au lait, forme bretonne du réveil des mariés.

Malheureusement lorsque j'avais vaincu, lorsque j'étais assuré d'avoir du pain pour moi et pour mes enfants sur cette terre arrosée de mes sueurs, mon bail finissait et le noble propriétaire contre toutes les promesses qu'il m'avait faites au début, ne voulut plus renouveler ce bail, ne voulant [pas] que ses terres fussent cultivées par un honnête et franc républicain et libre-penseur. Et comme il ne me prévint qu'au dernier moment, je ne pus trouver une autre ferme à louer.

Je fus donc forcé de vendre mon matériel de ferme et de quitter cette terre où j'avais versé tant de sueur et dépensé tant d'argent pour enrichir un noble cupide et imbécile et d'aller demeurer en ville avec cinq enfants en bas âge et une femme tombée au dernier degré de l'alcoolisme qui mourut du reste quelques mois après dans le *delirium tremens*⁷⁰.

Et alors la belle-mère, une de ces belles-mères que les dramaturges mettent souvent sur la scène, qui avait trouvé bon de rester chez moi pendant quinze ans, n'y faisant autre chose que me contrarier, me tourmenter et me persécuter, se dépêcha de se sauver lorsqu'elle me vit dans l'embarras le plus grand qu'il soit possible à un homme de subir sans perdre la raison ou se suicider. Je croyais que pendant quinze ans cette belle-mère m'avait montré tous les vices renfermés en son corps. Non, elle m'en a montré encore de nouveaux après la mort de sa fille et il est probable qu'elle est partie dans l'autre monde sans avoir pu les montrer tous. Les poètes grecs nous montrèrent des Euménides ou Furies⁷¹, femmes sauvages et sanguinaires, filles de l'enfer et de la nuit, et dont les fonctions étaient de tourmenter les méchants sur terre et dans les enfers, ou Tartare. La belle-mère, dont je parle et dont l'enfer et la nuit durent présider aussi à sa conception, s'était donnée pour mission, non de tourmenter les méchants mais les braves gens, les honnêtes et laborieux citoyens.

Et cela pour une jalousie féroce, surtout contre moi parce que j'avais trouvé le moyen de vivre et de bien vivre, de la nourrir, elle et ses enfants, les miens et des domestiques, là où elle mourait de faim et de misère avec ses enfants. Elle était d'accord en cela avec nos tonsurés catholiques qui ne persécutent et n'envoient aux flammes éternelles que les bons citoyens, les bienfaiteurs de l'humanité, les libres-penseurs, les philosophes et tous les braves et courageux écrivains qui ont à cœur de montrer au peuple le charlatanisme, la fourberie, les friponneries, les canailleries, les infamies et les forfaits de ces fripouillards enjuponnés [sic].

⁷⁰ Marie-Yvonne Rospart est décédée le 31 décembre 1883.

⁷¹ Euménides ou Furies : Les Erinyes et les Furies étaient des divinités infernales. Euménides, « les Bienveillantes », est le nom que reçurent les Erinyes après avoir été apaisées par Athéna.

Le débit de tabac

Le maire de ma commune, M. Couturier⁷², un vrai philanthrope et un homme de cœur et de conscience vint me voir dans ma nouvelle et triste position dans laquelle, hélas, il tomba lui-même plus tard grâce à sa bonté et son dévouement pour les autres. Il ne put s'empêcher de pleurer chez moi et de maudire les canailles qui s'acharnaient à persécuter un brave et honnête cultivateur et pire encore, ses pauvres petits enfants. Il me conseilla de demander quelque chose au gouvernement républicain pour lequel j'avais tout sacrifié et pour lequel j'étais si horriblement persécuté.

Je fis alors la demande d'un bureau de tabac qui me fut presque aussitôt accordé grâce à mes bons services militaires plutôt qu'aux sacrifices faits en faveur de la république car les dispensateurs des bureaux de tabac d'alors n'étaient guère partisans de ce gouvernement. Cependant dès que je fus nommé titulaire du bureau de tabac de Pluguffan, le préfet voulut absolument que j'aie le gérer moi-même, ce qui était du reste de mon intérêt.

Oui mais, aussitôt que mes persécuteurs surent la chose ils se mirent immédiatement en campagne pour me barrer le chemin. Bien entendu, la belle-mère, la vieille mégère, fut la première en tête. Elle s'était adressée à plusieurs personnes pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de m'enlever ce bureau de tabac. Ne pouvant rien faire de côté, elle s'adressa au curé Le Gall⁷³, d'Ergué-Armel, le priant de prévenir son collègue de Pluguffan que le sieur Déguignet était nommé titulaire du bureau de tabac de cette commune, que ce Déguignet était le plus mauvais homme du monde n'allant jamais à la messe ni à confesse, un républicain rouge, qu'il fallait empêcher les habitants de me louer aucune maison au bourg pour tenir mon bureau de tabac ou, si j'en trouvais une, les empêcher de venir acheter quoique que ce soit chez moi, ni tabac, ni autre chose.

Et cela fut ainsi, du moins au début. Les habitants ayant été prévenu par le curé, ne voulaient pas me louer aucun local. Ce ne fut que par l'intermédiaire d'un ami que je finis par en trouver un, le payant trois fois sa valeur. J'avais fait savoir au préfet toutes ces difficultés qui se dressaient devant moi de toutes parts, même de la part de certains agents de sa propre administration qui travaillaient aussi de leur mieux avec les curés et leurs tourbes de dévots pour empêcher un honnête et brave serviteur de la France de donner du pain à ses enfants. Il me dit d'y aller toujours pour quelques temps, que s'il m'aurait été impossible d'y vivre, il me donnerait un autre bureau de tabac meilleur.

Grâce à une veuve nommée Louise Thorey qui m'aida de ses soins et de son argent, je pus m'établir au sein de mes ennemis et de ceux qui avaient commandé de me dévorer et, en très peu de temps, j'avais même

⁷² Louis Le Couturier, maire d'Ergué-Armel de 1881 à 1886.

⁷³ Henri Le Gall, curé d'Ergué-Armel de 1878 à 1899.

conquis la sympathie et l'amitié de la grande majorité des habitants malgré les sermons et les remontrances du curé qui défendait à ses ouailles d'approcher de chez moi sous peine de damnation éternelle.

Mais plus j'acquérais la sympathie des habitants et plus la colère et la rage de mes persécuteurs augmentaient. Cette rage avait même atteint un tel paroxysme chez le curé nommé Le Mao⁷⁴ qu'il en creva subitement dans sa maison d'école chrétienne. Je n'affirmerais pas qu'il creva de rage, quoique plusieurs personnes m'affirmèrent alors que je fus la cause de sa mort et cela parce qu'il n'avait pu réussir à nous faire crever de faim, nous, moi et mes enfants, comme il avait prémédité.

Après celui-là il en vint un autre, un nommé Guédès⁷⁵, moins bruyant mais plus jésuite, plus roué et plus canaille encore que l'autre. En vrai disciple de Loyola, il n'agissait qu'en dessous, dans l'ombre, en employant toutes les armes jésuitiques contre moi. Sachant que mon bail finissait au bout de trois ans il parvint à décider mon propriétaire à me donner congé, puis s'entendit avec un autre jésuite du bourg, un riche, considéré comme un de mes meilleurs amis⁷⁶. Celui-là me promit alors un bout de sa maison qu'on était en train de bâtir pour tenir mon bureau de tabac. J'eus confiance en lui, mais quelques jours avant la Saint Michel, il me fit prévenir qu'il ne pouvait pas me céder sa maison.

Alors je vis clairement que j'avais été trahi de la façon la plus infâme. Il m'était inutile de chercher ailleurs dans ce bourg. Tous les propriétaires avaient été prévenus avec menaces de ne pas me louer. Du coup l'ignoble tonsuré, et ses amis jubilèrent, car ils avaient espéré que je ne trouverais personne pour gérer mon bureau de tabac et ainsi le diable, comme ces bons dévots m'appelaient, aurait été forcé de crever de faim cette fois avec ses petits diabolins.

Là, les calculs homicides de mes éternels persécuteurs furent encore déjoués cependant. Car à ma grande surprise, dès qu'on sut que j'étais obligé de quitter Pluguffan et d'abandonner mon bureau de tabac, plusieurs individus vinrent en cachette la nuit m'en demander la gérance et m'offrant même des prix supérieurs à sa valeur réelle. Mais connaissant le rapport intégral de mon bureau, je ne voulais pas le louer plus qu'il ne valait. Je le laissais même au-dessous de sa valeur pour ne pas recevoir plus tard des reproches de mon gérant. Sur un rapport de huit cents francs environ, je n'en demandais que trois cent soixante cinq vingt sous par jour, avec lesquels il nous faudrait désormais vivre moi et mes trois enfants.

Ici c'est bien le cas de le dire avec le poète : « Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots », car malgré tout cela et contre toutes vraisemblances, je n'avais pas encore fini avec mes persécuteurs comme on va le voir.

⁷⁴ Guillaume Mao, curé de Pluguffan de 1876 à 1886.

⁷⁵ Michel Le Guédès, curé de Pluguffan de 1886 à 1893.

⁷⁶ Il s'agit d'Yves Hélias, boulanger, âgé de 32 ans au recensement de 1886.

Retour à Quimper

Nous revînmes à Quimper où nous nous logeâmes dans un grenier. Mes enfants retournèrent à l'école Saint-Corentin où ils avaient commencé avant d'aller à Pluguffan. Moi j'avais essayé de trouver un emploi quelconque, étant encore apte à faire n'importe quel métier.

Je m'étais d'abord adressé à M. Porquier, négociant en vins, alors adjoint-maire⁷⁷. Celui-là me répondit qu'il avait en effet besoin d'un commis mais d'un commis sachant bien lire et écrire et pouvant rédiger une lettre en français. Je lui répondis que je savais assez bien lire et écrire et que j'avais rédigé bien des lettres en français et que je savais même en rédiger en anglais, en italien et en espagnol. Bien entendu, ce Monsieur, qui est Breton. et qui connaît sa race, prit mes dires pour des vantardises. Il éclata de rire en me regardant des pieds à la tête. Je compris qu'il m'était inutile d'insister.

J'avais demandé aussi à un jardinier qui demeurait à côté de nous s'il ne pourrait pas m'employer. Celui-là fut plus poli que l'adjoint-maire. Me voyant un vrai paysan il pensait bien que je devais savoir bêcher la terre, sarcler les plants et piquer des choux. Mais il me fit la réponse que l'on fait souvent aux quémanteurs : il regrettait de ne pouvoir m'employer pour le moment, son personnel étant complet, il verrait plus tard.

Je m'étais aussi adressé par lettre à un négociant en fourrage que je connais parfaitement, lui ayant vendu très souvent du foin quand j'étais fermier à Toulven, lui offrant mon concours pour l'achat et le batelage du foin et de la paille. Je l'avais entendu souvent se plaindre qu'il était trompé et volé par ces bateleurs de profession dont l'art consiste à tromper et à voler tout le monde, le vendeur et l'acheteur. Mais ce Monsieur ne me répondit même pas. il m'avait jugé sans doute à la façon de l'adjoint-maire. A celui-là, j'aurais cependant rendu de bons services, j'en étais convaincu.

A qui demander encore ? Un voisin, vieux soldat comme moi, mais pensionné et perclus me disait de demander un bureau d'octroi. Mais il me faudrait encore m'adresser à l'adjoint maire qui faisait les fonctions de maire, qui m'aurait répondu comme la première fois en me riant encore davantage au nez.

Enfin, mon fils aîné venait de trouver une place de troisième clerc, chez un notaire⁷⁸, aux appointements de quinze francs par mois. Cela augmentait notre budget. Nous aurions maintenant 45 francs par mois. Nous pourrions vivre ainsi avec des pommes de terre, du pain noir et de la bouillie. Et puisqu'il m'était impossible de trouver aucun emploi, je m'étais résigné en bon philosophe à rester soigner mes enfants, faisant le cuisinier, le tailleur raccommodeur et maître d'école.

⁷⁷ Porquier Adolphe (1849-1903), conseiller municipal de Quimper depuis 1874, il devint maire en 1896.

⁷⁸ Son fils Jean-Marie fut clerc de notaire à Pont-L'Abbé.

De Bourg-les-Bourgs à l'entrée de Quimper où nous nous étions logés d'abord dans un grenier, nous allâmes alors à Poul-ar-Raniquet (Là où je fus arrêté court dans mes projets de solitude et de liberté). Nous n'y étions guère mieux logés, mais c'était meilleur marché, Poul-ar-Raniquet se trouvant hors de la ville, sur le territoire d'Ergué-Armel.

Je revenais donc dans mon ancienne commune et tout près de mes terribles persécuteurs pendant que la haine de ces misérables devait être suffisamment satisfaite. Je me trompais. La vieille mégère qui ne s'était jamais enquis de ses petits-enfants pendant que, seul et contre la haine de tous, je faisais le possible et l'impossible pour les élever dignement et honnêtement, furieuse même de n'avoir pas pu me faire retirer mon bureau de tabac et de voir que mes enfants et moi vivions très bien ensemble, ralluma de nouveau sa jalousie et sa haine. Le curé d'Ergué-Armel, l'ignoble Le Gall, un de ceux qui avait le plus fait pour décider le fourbe Malherbe à m'expulser de Toulven et qui m'avait dénoncé à son collègue de Pluguffan comme l'homme le plus dangereux, était toujours là avec son ami, l'ancien maire bonapartiste et cléricale qui ne me pardonnait pas non plus d'avoir osé protester en sa présence le jour du fameux plébiscite contre le sire de Badinguet, son idole.

Tous ces personnages se remirent en campagne contre le citoyen Déguignet qui semblait vraiment les braver tous et dont les persécutions, au lieu de l'abattre, semblaient l'agrandir. Ne pouvant m'arracher le bureau de tabac, c'est-à-dire le seul morceau de pain qui me restait, ils tournèrent leurs batteries d'un autre côté. Ils savaient que j'aimais mes enfants par lesquels et pour lesquels je tenais encore à la vie. Mais maintenant, ces enfants étaient à peu près élevés. Ils savaient lire et écrire et parler français, ils pouvaient maintenant se passer de leur père. Alors la vieille mégère, incitée par le curé Le Gall et aidée par ses deux dignes filles, tantes et marraines de mes enfants, attirait chez elle et chez ses bonnes filles, ces enfants pour les évangéliser, les empêcher d'aller à l'école sous prétexte que cette école laïque, où ils allaient était l'école du diable, cherchant par tous les moyens possibles à leur inspirer du mépris et de la haine contre leur père. Ils parvinrent ainsi à m'enlever l'aîné qui alla s'installer chez sa marraine, une ivrognesse émérite tombée au plus bas étage. Celui-là était bon à prendre, maintenant qu'il gagnait 40 francs par mois. Les deux autres, les mégères ne voulaient pas les prendre chez elles, ne gagnant encore rien, mais elles s'arrangèrent à les placer chez des parents cultivateurs où ils pouvaient rendre des services. En agissant ainsi, ces furies et les coquins qui les incitaient, pensaient me pousser à la révolte, à faire des esclandres à tel point qu'on aurait trouvé prétexte à m'enlever le bureau de tabac et peut-être à m'envoyer au bagne.

Cependant, toutes ces canailles, si souvent trompées déjà dans leurs infâmes prévisions à mon sujet, le furent encore cette fois, car au lieu de me révolter selon les lois de la nature ainsi que font tous les êtres auxquels on veut ravir leurs petits je m'étais laissé affaîssé par un sentiment de pitié, mêlé d'horreur en présence de tant d'infâmies que commettaient

ces dévots au nom d'un dieu qu'ils appellent bon, doux et miséricordieux.

Pendant plusieurs jours, je restais errer dans les champs, les prés, les bois et au bord de la rivière à combattre cette révolte naturelle qui grondait en moi et qui me disait d'aller arracher les entrailles à tous ces infâmes persécuteurs de l'honnêteté, de la bravoure, de l'honneur et de l'innocence. Ce ne fut que vainqueur de ce combat terrible, et mon corps harassé et vaincu lui-même par ces courses désordonnées, le sommeil et le besoin de manger que je finis par retourner dans mon grenier.

Et alors, quand j'eus pris un peu de nourriture et quand mes sens se furent apaisés et ma philosophie revenue je pris ma plume et d'un esprit tranquille et d'une main calme, dans le silence de mon grenier, j'adressais à mes principaux persécuteurs une lettre de condoléances⁷⁹, les plaignant réellement de tant de vains efforts pour écraser un pauvre petit innocent sans défense, à vouloir enchaîner ce malheureux petit Prométhée⁸⁰, lequel parvenait toujours et malgré tout, sans secours d'Hercule, avec sa conscience et sa philosophie à briser ses chaînes et à leur jeter les morceaux à la figure. Cette lettre me soulagea beaucoup et n'eût-elle eu que ce résultat je m'en contentais.

Cependant j'ai su après, de source certaine, qu'elle avait pesé d'un poids énorme et terrible sur la conscience de ces gredins, plus sans doute qu'eut fait le poignard avec lequel j'aurais dû aller, en suivant les instincts de la nature justement révoltée, leur arracher les entrailles. Ces riches et puissants fourbes exploiters de l'ignorance, de l'innocence et de la misère, savaient fort bien du reste que juridiquement je ne pouvais rien contre eux, la justice civile en France et surtout ceux qui la tripatouillent et qui en vivent ne connaissant pas les gueux, ils sont totalement inconnus dans le Code civil.

Les gueux en France

Les gueux ne sont connus en France que par le code militaire, le Code pénal, par les agents de police et les gendarmes ; Il est bien dit, au livre premier du Code civil, que tout Français jouira des droits civils que : « l'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère, qu'il reste sous leur autorité jusqu'à sa majorité ou son émancipation. »⁸¹

Mais pour pouvoir jouir de tous ces droits et exercer tous ces pouvoirs il faudrait être millionnaire et le titre IX de ce premier livre se charge lui-même d'apprendre cela à ceux qui l'ignoraient. Il y a bien aussi, dans le Code pénal un certain paragraphe concernant les enlèvements de mi-

⁷⁹ Jean-Marie Déguignet ne nous a pas laissé le brouillon de cette lettre, comme il le fait pour d'autres courriers.

⁸⁰ Prométhée avait été condamné par Zeus, pour avoir donné le feu aux humains, à être attaché à un pic avec où un aigle venait le persécuter quotidiennement. Il fut libéré par Hercule.

⁸¹ Code civil article 371.

neurs⁸². Mais cela est encore affaire de celle qu'on appelle la Justice devant laquelle les miséreux ne peuvent se présenter que quand ils sont conduits par les gendarmes, les mains ligotées, pour s'entendre condamner sans défense.

Cette justice dit comme le farouche Jéhovah : « Qu'on ne se présente pas à vide devant ma face. » Pris comme instruments utiles dans la défense des biens et de l'homme de la nation auxquels ils n'ont aucun droit, reniés par le Code civil, méprisés et bafoués par les riches, rudoyés et humiliés par les fonctionnaires de tous ordres, chassés et traqués par les gendarmes et les policiers, invariablement condamnés pour le moindre petit méfait, tel est le sort réservé à nous autres, pauvres travailleurs, qui donnons toute notre vie, notre sang et nos sueurs pour nourrir grassement et honorablement tous ces misérables vampires.

Et nous n'avons pas le droit de pousser une seule plainte, sous peine d'être considéré comme anarchiste dangereux et d'être ramassé et expédié immédiatement à Cayenne. Et voilà pourquoi, je ne me suis pas présenté devant cette Thémis⁸³ des riches et des courtisans pour lui demander justice contre mes persécuteurs, mes spoliateurs, mes bourreaux, mes voleurs, les ravisseurs de mes enfants qui ont commis envers moi tous les crimes les plus épouvantables et les plus horribles.

Et on lit dans la constitution républicaine : « La République doit protéger le citoyen dans sa personne, sa famille, sa religion, sa propriété et son travail. »

Il y est même dit qu'elle doit, par une assistance fraternelle, assurer aux citoyens nécessiteux l'existence. Mais ce ne sont là que des mots vides, des phrases creuses, des leurres comme celle qui dit que tout Français jouira des droits civils puisque les farceurs qui fabriquèrent cette constitution ont conservé toute la jurisprudence des plus anciens régimes dont on trouve les origines dans le Pentateuque⁸⁴ et les lois de Numa⁸⁵, lois que ces anciens farceurs firent, comme plus tard Mahomet, descendre du ciel pour leur donner une origine et une autorité toute divine et sacrée.

Dans cette vieille jurisprudence, dans ces vieux codes monarchiques qui régissent encore la république, dite pour rire démocratique, les miséreux, les sans sous, les ouvriers, tous ces pauvres bipèdes sans plumes ne sont connus que comme leurs confrères les quadrupèdes, et encore ces derniers sont beaucoup plus favorisés. On leur a consacré deux ou trois pages dans le Code civil sans compter les lois Grammont⁸⁶ qui les protè-

⁸² Code pénal articles 354 à 357.

⁸³ Thémis : déesse grecque de la justice.

⁸⁴ Le Pentateuque est le nom collectifs des 5 premiers livres de la Bible, de la Genèse au Deutéronome. Parmi ceux-ci : l'Exode qui contient le texte du Décalogue, les Tables de la Loi, le Lévitique définit les lois et rituels et les Nombres qui comprennent un corpus supplémentaire de lois.

⁸⁵ Numa Pompilius (v. 715-v. 672), second roi légendaire de Rome. Il organisa la vie religieuse romaine.

⁸⁶ Jacques Grammont (1796-1862) et général et homme politique. Député de l'Assemblée

gent de toutes les façons, tandis que pour leurs confrères, les bipèdes, nommés ouvriers, domestiques, hommes de peine, etc., il n'y a que quatre lignes et ces quatre lignes disent ceci : (1780) « On ne peut engager ses services qu'à temps ou pour une entreprise déterminée (1781). Le maître est cru sur son affirmation - pour la quotité des gages, pour les salaires et pour les acomptes donnés » - Ainsi l'on voit que les malheureux prolétaires sont livrés pieds et poings liés et même la langue, par nos bonnes lois à leurs exploiters.

Les « persécuteurs » de Déguignet

Au sujet du dernier crime dont j'ai été victime de la part du fameux Le Braz Anatole, professeur et poète, j'ai écrit une lettre au proviseur du lycée lui expliquant le vol infâme de mes manuscrits par cet ignoble pillleur des musées. Bien entendu, ce Monsieur ne m'a pas répondu. Il a sans doute parlé de ma lettre à Le Braz, son ami, et tous deux ont dû en rire ensemble, comme font tous les fonctionnaires, les administrateurs, les maîtres et les patrons, des plaintes qu'ils reçoivent de malheureux sans sous : ils se moquent bien des plaintes des exploités, des volés.

Est-ce que nous ne sommes pas faits exprès pour cela ? Comment vivraient-ils, tous ces fripons de prêtres et autres confrères tonsurés, ces armées de fonctionnaires inutiles et ces millions de sangsues de tous ordres, si nos bonnes lois ne leur accordaient pas le droit de nous exploiter, de nous voler et de nous écorcher, suivant leur bon plaisir.

Je serais bien venu d'aller dire aux juges d'ici que le professeur Le Bras m'a volé mes manuscrits et cela avec toutes les circonstances aggravantes, ils me riraient au nez en haussant les épaules et me montreraient vite la porte.

Si la justice en France eût été comme on le dit, pour rire, égale pour tous, il y a longtemps que je me serais présenté devant elle. Alors le fourbe Malherbe ne m'aurait pas chassé de Toulven, du moins sans une forte indemnité, ni le fripon Guédès, curé de Pluguffan, avec ses complices ne m'aurait pas non plus chassé de cette commune dans l'espoir de nous faire crever de faim, moi et mes enfants. Oui, si cette justice eût existé, il y a longtemps que mon dernier infâme voleur, le pickpocket Le Braz serait au bagne tandis qu'il se promène hautain, fier et glorieux et s'engraisse avec les produits de ses vols et moi le pauvre volé, je meurs de faim et de misère dans un trou de 6 mètres cubes sur un grabat de fougère.

Certain de ne rien obtenir de la justice qui chez nous n'est que la plus flagrante et la plus infâme injustice, j'aurais dû depuis longtemps me faire justice moi-même ainsi que me le commandaient les lois de la nature et de l'humanité et, sur certains points même, nos lois monarchiques et aristocratiques car celle-ci, quelque stupides, quelque inhumaines soient-

elles admettent cependant le droit de légitime défense. Or quel droit plus légitime que celui de défendre un bien qu'on a gagné à la sueur de son front et par les efforts de son intelligence. Et qu'est ce qui est plus légitime que de défendre ses enfants lorsqu'on a eu tant de peine et de misère à élever et qu'on vient vous les prendre alors pour les corrompre et pour en faire vos plus méchants et vos plus dangereux ennemis ? Dans ces conditions là, les autres animaux se font tuer pour défendre leurs petits ou tuer ceux qui veulent les leur prendre.

Aussi, ai-je dit à mon dernier voleur, à cet ignoble professeur Le Braz, dans une lettre publique que la première fois que je le rencontrerai, je lui cracherai d'abord à la figure quoique je ne ferai que cracher sur la boue, mais si cette boue se remue alors je l'assommerai - à coup de trique et je la pétrirai dans son immondice.

Mais cette canaille professionnelle a toutes les lâchetés, il a peur de mon crachat et de ma trique et il cherche à s'en cacher le mieux qu'il peut. De ma part, il sait bien qu'il n'a que ça à craindre : il sait bien que je ne suis pas assez naïf, tout ignorant que je suis, d'aller, le traduire devant les juges, ses bons amis, ses protégés et ses protecteurs.

Car tous ces gens sont sortis de la même école jésuitique et tous s'entendent à merveille, porteurs de crosses et de goupillons, grands traîneurs de sabres, prêtres de Thémis et de Mammon⁸⁷, rient, dansent et s'engraissent ensemble du sang et de la sueur des esclaves modernes. Leurs grands maîtres leur on dit : « Exercez-vous dans ces hautes sciences ; Endurcissez-vous le cœur, soyez arabes, corsaires, injustes, violents, sans foi, fourbes, faussaires. N'allez pas sottement faire les généreux. Mais engraissez-vous du suc des malheureux. »

Malheureusement pour toutes ces fripouilles et heureusement pour l'humanité ils sont aujourd'hui arrivés à leur plus haut degré d'engraissement et comme nous disons en breton : *Puenn eo lakaad neo er bail*⁸⁸, il est temps de les mettre au charnier ou plutôt au fumier car ils sont tous pourris au physique comme au moral. Comme fumier ils rendraient à la terre ce qu'ils lui ont inutilement pris et aux générations futures ce qu'ils ont volé à la génération actuelle. En plantant seulement cinq mille par hectare de ces grosses pourritures elles suffiraient à fournir pendant plus de cent ans tous les éléments nécessaires aux céréales et aux légumes qu'on y sèmerait. Oui, nos grands maîtres modernes, nos exploiters, nos oppresseurs, nos tondeurs, nos voleurs et nos bourreaux sont arrivés au dernier degré des orgies et des infamies et comme les grands romains de la décadence, pourris d'orgies et de crimes, ils commencent à se suicider, à s'étrangler, à se couper le cou.

C'est bon signe ; Qu'ils s'étranglent tous, alors il ne restera au peuple sain et travailleur qu'à prendre des pelles, des pinces et des tombereaux pour les conduire au fumier. Au moment que j'écris ceci, déjà gronde la

⁸⁷ Mammon : divinisation araméenne de la richesse.

⁸⁸ *Puenn eo lakaad neo er bail* : Il est temps de le mettre au saloir/charnier.

foudre sur la tête des grands lâches traîneurs de sables et de leurs amis les fripouilles jésuitico-cléricofards. Il y a encore en France des descendants du fils d'Allemane qui se préparent à nettoyer les écuries des Augias modernes, qui nous empoisonnent et cherchent à nous étouffer. Pour eux il n'y a plus qu'une seule planche de salut, triompher par la force du sabre et du goupillon. Mais ils sont trop corrompus, trop bêtes et trop lâches et ainsi ils seront bientôt traînés aux égouts après qu'on les aura pendus avec leurs colliers, leurs cordons ou leurs écharpes.

Car toutes ces canailles se sont honorés entre eux en pillant le magasin des décorations. Il est grand temps du reste de faire ce nettoyage si les Français ne veulent pas disparaître du rang des nations comme tant d'autres peuples ont disparu par les mêmes raisons.

L'empereur de Russie a proposé la suppression des armées permanentes. Mais les armées permanentes qu'il faudrait supprimer, ce serait les armées noires, tonsurées, enfroquées, défroquées, toquées et autres parasites, sangsues, rongeurs, empoisonneurs et voleurs. Et les casernes qu'il faudrait détruire, ce sont les casernes dans lesquelles se façonnent toutes ces fripouilles et dans lesquelles un grand nombre restent éternellement comme des ogres dans leurs antres pour dévorer les passants.

Le roi d'Italie demande aussi la suppression des anarchistes. Or pour ce Monsieur couronné, les anarchistes ce sont les assassins, les bandits et les voleurs particuliers. Mais dans ces conditions-là, les vrais anarchistes ce sont ces couronnés et confrères avec leurs armées de tonsurés, d'enrobés et galonnés qui tous ne vivent que de vols et d'assassinats, Vols et assassinats bien organisés et transformés par eux non seulement en droit humain mais encore en droit divin, car ces coquins veulent que leur dieu soit en tête de toutes leurs fripouilleries.

Il en est bien digne du reste cet ignoble bandit juif, issu d'une lignée de bandits et d'assassin qui disait un jour de noce à ceux qui lui reprochaient de renier sa mère, ses frères et ses sœurs : « Ma mère, mes frères et sœurs, les voici » - en montrant les bandits compagnons de vols et d'orgies et leur disait en les quittant : « Continuez à faire ce que je vous ai appris et commandé. Et voici, je serais avec vous jusqu'à la fin du monde. » Et puis encore : « Tout ce que vous ferez, tout ce que vous nouerez et dénouerez sur terre sera noué et dénoué au ciel. » Avec ça les grands bandits, canailles et voleurs peuvent continuer, leur dieu est toujours avec eux pour approuver tous leurs forfaits et leurs crimes et après leur mort ils seront reçus en grand triomphe là-haut dans le pandémonium du plus grand des criminels où sont déjà toutes les canailles et les fripouilles judaïques et christocoliques mortes depuis six mille ans. *Gloria in excelsis Deo*⁸⁹.

Cependant, je croyais qu'après tans d'infamies, on se laisserait à me traquer. Je me trompais encore. Car voici qu'un employé de la Préfecture, un nommé Baron que je n'avais jamais vu, ni connu jusque-là, m'a dit, il

⁸⁹ *Gloria in excelsis Deo* : Gloire à Dieu dans les cieus.

y a quelque temps et à brûle-pourpoint, sans préambule, qu'il allait m'ôter mon bureau de tabac.

Il le peut sans doute puisqu'il est, paraît-il maître absolu à la préfecture dans ce bureau duquel dépendent les débits de tabacs. Déjà il y a huit ans, cet autocrate m'empêcha d'aller gérer mon débit moi-même et m'obligea à le louer à l'homme le plus détestable et le plus détesté de la commune. Cependant, après cette menace inattendue, j'écrivis une lettre à ce tyrannique Baron que je terminais en lui disant que puisqu'il eut droit et pouvoir de m'empêcher d'aller gérer mon débit moi-même et de m'imposer un gérant de son choix, il avait aussi sans doute droit et pouvoir de me révoquer, c'est-à-dire de me condamner à mort puisque je ne vis que par ce débit de tabac.

« Allez-y donc, lui disais-je, qui ne craint pas la mort ne craint pas les menaces.

Frappe encore Jupiter, accable et mutile

L'innocent que tu sais impuissant.

Ecraser n'est pas vaincre et ta rage inutile

S'éteindra dans mon sang. »

Je lui disais d'agir selon ses droits et pouvoirs de, prononcer mon arrêt de mort quand il lui plairait, mais de ne plus venir insolemment et injurieusement menacer dans les rues. Depuis ce jour, cet autocrate, que je vois tous les jours, ne m'a plus rien dit. Je ne sais, pas ce qu'il pense et ce qu'il rumine encore contre moi avant de prononcer la condamnation d'*ultima poena prome*⁹⁰. Ainsi je vais être poursuivi traqué et persécuté jusqu'au bord de la tombe. Et tous ces coquins tonsurés et consorts trouveront encore le moyen de me poursuivre au delà. D'abord ils s'empresseront d'envoyer mon âme chez Satan, ce dont celle-ci ne se plaindra du reste.

⁹⁰ *Ultima poena prome* : peine suprême méritée.